

# transkrit:04

REVUE LITTÉRAIRE | ZEITSCHRIFT FÜR LITERATUR

MARS | MÄRZ '12

05 : Lionel Ray / *Odile Kennel*

65 : Michael Speier / *A. Lefranc, A. Maurin, J.-P. Lasalle,  
B. Bezenberger, C. Calvet, J. Portante*

117 : Marc Schroeder, *photographies*

133 : Luc Van den Bossche

161 : Edoardo Sanguineti / *Jean Portante*

179 : Peter Stamm

191 : Coups de cœur : Georges Hausemer  
Pedro Serrano  
Lucian Vasilescu  
Jovan Zivlak

12.00 €

Abonnement : 30.00 €  
pour 3 numéros







05 : **Lionel Ray**

07 : En vrac, quelques notes sur la poésie.

\_ *Par Lionel Ray*

14 : Poèmes / Gedichte

\_ *Traduit du français par Odile Kennel*

65 : **Michael Speier**

67 : Gedichteschreiben ist Selbstversuch und Selbstsuche

\_ *Von Michael Speier*

72 : Gedichte / Poèmes

\_ *Traduit de l'allemand par A. Lefranc, A. Maurin,  
J.-P. Lasalle, B. Bezzenberger, C. Calvet, J. Portante*

117 : **Marc Schroeder**

120 : Photographies

133 : **Luc Van den Bossche**

136 : Poèmes

161 : **Edoardo Sanguineti**

163 : Edoardo Sanguineti

\_ *Par Jean Portante*

166 : Novissimum Testamentum

\_ *Traduit de l'italien par Jean Portante*

179 : **Peter Stamm**

182 : Aus einem Manuskript

191 : **Coups de cœur :**

192 : Georges Hausemer

202 : Pedro Serrano

208 : Lucian Vasilescu

214 : Jovan Zivlak



*Lionel*

---

*Ray*

---

07 : En vrac, quelques notes sur la poésie.

*\_ Par Lionel Ray*

17 : Poèmes / Gedichte

*\_ Traduit du français par Odile Kennel*





---

# En vrac, quelques notes sur la poésie.

---

Lionel Ray

---

La poésie, c'est beaucoup plus que la poésie. La poésie est toujours dans ce « beaucoup plus ».

Elle vit d'intensité et sa manière d'être dans la langue ne ressemble à aucune autre. Guillevic aimait à dire lorsqu'on lui demandait de définir la poésie : « la poésie c'est autre chose. » Peut-être se souvenait-il d'une phrase que Hugo inscrivit au dos d'une enveloppe, sans contexte : « Je suis quelqu'un qui pense à autre chose ».

\*

Comme la peinture la poésie invite à un voyage mental. C'est leur façon à toutes deux de conjurer le vieillissement, l'usure, l'oubli, l'absurde, la mélancolie. S'il y a échange ou dialogue entre peinture et poésie c'est que l'une et l'autre donnent à voir, elles montrent le visible pour faire voir l'invisible. Le dire est en débat avec l'indicible comme le voir est ouverture sur le non-visible. Paul Claudel nous invitait à plonger « au fond du défini pour y trouver de l'inépuisable. »

\*

L'inspiration est-elle autre chose qu'un état actif d'écoute et d'accueil. Paul de Roux à son sujet parlait d'une « forme supérieure de l'attention ». Je comprends : attention à la vie qui suit son cours, aux personnes et aux choses, aux événements ; attention à soi-même, à « l'espace du dedans », à la mémoire. Je n'oublie pas que c'est de Mnémosyne, la Mémoire, que sont issues les grandes muses inspiratrices. Si j'ai acquis au fil des années, au fur et à mesure de ce que j'ai pu lire et de ce que j'ai pu écrire une certitude, ce n'est rien d'autre que ceci : si la mémoire est la muse, le vrai sujet de tout poème c'est l'absence. Non pas l'oubli mais l'absence. « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente » (Camille Claudel). C'est-à-dire le manque, la privation. Plutôt que d'une perte, il s'agit de l'impossibilité en nous d'atteindre à la saisie de ce monde idéal, objet de notre quête. J'écris par insatisfaction, par étonnement aussi devant l'inaccessible.

\*

Il y a une dimension romantique du poète, toujours d'actualité : il est le voyageur, l'errant, toujours en exil, toujours aimanté par une patrie profonde, son Ithaque, toujours présente en son cœur quels que soient les changements qui s'opèrent en lui et le travaillent au point que sa vie même est faite de multiples métamorphoses. Mais le poème est un acte de présence aux choses de la vie immédiate, au monde et à soi-même, à l'être. Du moins il tente d'apporter une réponse à l'affirmation désenchantée de Rimbaud : « Nous ne sommes pas au monde. La vraie vie est absente ».

C'est dans cette mesure que le phénomène poétique est étroitement lié à une quête d'identité.

Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais en ce monde ? Qu'est-ce que le monde en moi ? Nerval, Verlaine, Rimbaud ont installé

ce questionnement au cœur de leur poésie. Mais le poète n'existe que par l'écriture, il attend d'elle qu'elle le modifie et le construise en quelque sorte en tant qu'être lyrique. Ainsi la présence au monde et à soi-même s'opère dans le langage, par le travail des mots et sur les mots qui ouvre un accès possible à « la vraie vie ». Reste que JE est perpétuellement AUTRE. Nous sommes voués au change, continuellement. Etre changeant, je suis ce que je deviens. Aussi le poème a-t-il pour fonction de réunir dans l'unité les multiples visages qui sont en nous. Par lui le multiple devient l'unité. Le poème est garant de l'unité.

\*

L'un de mes poèmes parle de « la géométrie heureuse du silence ». Comme Philippe Jaccottet le dit du secret, pourrait-on convenir qu'il *doit* exister une « prosodie, une syntaxe, un vocabulaire » du silence ? ou faut-il en croire Guillevic lorsqu'il affirme que la poésie est « une sculpture du silence ». Le poème plus que tout autre sorte de discours est en débat avec le silence, il lui prête une voix, il lui donne sens.

En retour, dans un poème c'est le silence qui parle, il est actif, dynamise les mots qui semblent ne procéder que de lui seul, circule de l'un à l'autre, irradie. Le poème ne dit pas tout, il est écrit en direction d'un sens jamais explicite, il dit en ne disant pas, en laissant agir le silence.

Je pense à cette circulation des blancs entre les mots. Aux « sèves inouïes » du poème de Rimbaud. On peut les augmenter plus que ne le permet la typographie traditionnelle, on a ainsi affaire à des poèmes troués avec effet de ponctuation insistante, moments de pause pour le regard et pour la voix. Je pense aussi à ces grandes marges de silence que le dispositif strophique fait apparaître sur la page. Les silences irriguent le poème comme le sang ou la sève et le nourrissent. Il y a une vibration mesurée

du silence dont résonne tout le poème et qui l'établit dans sa dimension de chant.

Mais ce sont les mots qui disent la vérité de l'immédiat. En ce sens il y a un bon usage des mots indissociable du bon usage de la réalité. L'un est l'autre.

En chaque mot il y a une promesse de vie, une promesse de joie, en même temps qu'il nous place sur un seuil qui ouvre sur les noces du temps et de l'espace, à la croisée de tous les possibles, de tous les chemins qui n'en finissent pas d'arriver.

Chaque mot est un miroir, mémoire furtive, et tout notre tourment naît de ne pas y reconnaître exactement notre image. Géométrie du mot comme du triangle ou du cercle. Nous en cherchons le centre, il nous fuit.

\*

« De mots furtifs en images brèves, j'accomplis mon métier d'oiseau : je ne m'attarde pas ». Cette phrase de l'un de mes livres appelle des commentaires. « Qu'est-ce que le *simple* en poésie ? ». Cette question me fut posée par l'un de mes lecteurs. Elle m'embarrasse d'autant plus que je procède par ellipse et suggestion comme le voulait Mallarmé et (idéalement) « sans rien (...) qui pèse ou qui pose » comme dit Verlaine. L'art du simple est difficile, surtout lorsqu'on se veut attentif aux états intermédiaires, entre présence et absence, entre parole et silence, « entre nuit et soleil », et qu'on s'en tient aux mots de tous les jours, ceux de la vie immédiate. A travers eux, on donne à entrevoir (tout au moins on en a l'ambition) une vie profonde, mystérieuse. Je crois qu'il y a plus de sens dans le demi jour que dans l'éclat aveuglant de midi. Disant cela, je résume mon projet, remis en cause à chaque étape de l'écriture : « mots furtifs », « images brèves », etc. Je suis un adepte de la transparence

énigmatique. Mais aussi de la célérité de l'envol, la vitesse d'écriture, le dégagement rêvé initié par Rimbaud : « Des humains suffrages / Des communs élans, / Là tu te dégages / Et voles selon ».

\*

La phrase fameuse de Montaigne, « je ne peins pas l'être, je peins le passage » est applicable à la poésie qui s'intéresse surtout à ce qui change, au fugitif, au transitoire, à l'instantané, c'est-à-dire à l'éphémère. La variabilité est son lot, la mutation et le mouvement, les métamorphoses de l'être, des lieux et des choses, de la lumière et des ombres. Le poème, lieu de *l'inachevable*, ne fixe pas l'accompli mais ce qui est promis à un impossible accomplissement.

\*

Le poème est-il trop « extrême » ? Peu soucieux en tout cas de représentation, il ne cherche pas à figurer une réalité toujours fuyante, sauf à donner visage à cette fuite même, il est une expérience des confins, à l'écart de toute information pratique laquelle, lorsqu'elle existe, et à supposer qu'elle existe, reste marginale.

L.R.

**Lionel Ray**, de son vrai nom Robert Lorho, né le 19 janvier 1935 à Mantes la ville, est un poète et essayiste français. Il passera son enfance dans la ville de Mantes-la-Jolie, sous un ciel envahi souvent par les avions de la guerre qui le fascinaient et l’effrayaient tour à tour. Après avoir publié quelques recueils sous son vrai nom, Robert Lorho, agrégé de langue et littérature françaises, professeur de Khâgne au lycée Chaptal, prend en 1970 le pseudonyme de Lionel Ray. Aragon présente ses nouveaux poèmes dans *Les Lettres Françaises* (1970, 1971, 1972), il publie l’essentiel de son œuvre aux éditions Gallimard. Lauréat de prix prestigieux tels que le Prix Goncourt de la Poésie (1995), le Prix de la Société des Gens de Lettres et beaucoup d’autres, Lionel Ray est président de l’Académie Mallarmé, il est également membre des comités de la revue *Europe* et de plusieurs jurys de prix importants de poésie (Mallarmé, Max Jacob, Alain Bosquet). Il anime des ateliers d’écriture à l’université de Paris 4-Sorbonne et dans d’autres ville de l’hexagone. Invité dans de nombreux pays d’Europe et d’Afrique, aussi aux États-Unis et en Inde, Lionel Ray se dit « cet oiseau qui ne s’attarde pas ». Son *métier de poète*, il le vit en se renouvelant infatigablement, en changeant d’identité, en une éternelle renaissance. Son avant-dernier recueil est publié sous le nom de Laurent Barthélemy, un jeune poète que Lionel Ray aurait découvert. Cette question d’identité est un thème fondamental de son œuvre. Dernier livre paru à ce jour : *Entre nuit et soleil*, 2010.



Extrait de  
*Comme un Château défait*  
suivi de *Syllabes de sable*

---

Traduction : Odile Kennel



Auszug aus  
*Comme un Château défait,*  
gefolgt von *Syllabes de sable*

---

Übersetzung: Odile Kennel

## Comme un Château défait

Tu n'écris plus depuis bien longtemps  
l'espace entre toi-même et toi s'amenuise :  
tu es dans le pourrissement du monde

Ni vivant ni mort. *Les mots sont  
ma demeure*, disais-tu,

*Ils accomplissent le temps pur.*  
Quelle est cette lampe qui ne s'allume pas,  
cette lumière en eux qu'on ne voit pas ?

\*

La vie a défait pour toi sa robe  
de cendre, et les objets  
se sont endormis.

La nuit aux oreilles de taupe se tient  
contre toi  
de tout son corps chantant  
Et serre.

L'âge aux pieds de voleur  
sur toi                    pose de calmes griffes  
et mord.

\*

## Wie ein entblättertes Schloss

Du schreibst schon lange nicht mehr  
der Raum zwischen dir und dir selbst schwindet:  
du bist Teil der Verwesung der Welt

Weder lebend noch tot. *Die Wörter sind  
meine Bleibe*, sagtest du,

*Sie erfüllen reine Zeit.*

Was ist das für eine Lampe, die nicht leuchtet,  
für ein Licht in ihnen, das man nicht sieht?

\*

Das Leben hat für dich sein Kleid  
aus Asche gelöst, und die Gegenstände  
sind eingeschlafen.

Die Nacht mit ihren Maulwurfsohren lehnt  
an dir  
mit ihrem ganzen singenden Körper  
Und drückt zu.

Das Alter auf Diebesfüßen  
legt seine ruhigen Krallen dir auf  
und beißt zu.

\*

Ce visage est le tien  
et tu ne le reconnais pas.  
Tu es une sorte de carte ancienne,

Inconnue, figure d'un jeu d'autrefois,  
un jeu perdu.

Et tu écris comme un qui dort,  
comme si toute vérité  
était morte ou sans signature.

\*

Les mots ne sont pas sûrs,  
miroirs parmi les miroirs,  
plus fragiles, plus incertains, mais

Tu vis de leur stupeur, leur frénésie,  
leur chimère. En eux, dans la cage des sons,

Tu t'inscris, et tu prends quelquefois  
le chemin qui les traverse  
et qui n'en finit pas d'arriver.

\*

Dies Gesicht ist deins  
und du erkennst es nicht wieder.  
Du bist nichts als eine alte Karte,

Unbekannt, Figur eines einstigen Spiels,  
eines verlorenen Spiels.

Und du schreibst wie einer, der schläft,  
als ob alle Wahrheit  
tot wäre oder unverbürgt.

\*

Wörter sind nicht sicher,  
Spiegel unter Spiegeln,  
zerbrechlicher noch, ungewisser, doch

Du lebst von ihrer Verblüffung, ihrer Besessenheit,  
ihrem Trugbild. Ihnen, im Klangkäfig,

verschreibst du dich, schlägst manchmal  
den Weg ein, der sie kreuzt  
und unaufhörlich ankommt.

\*

Septembre viendra avec ses pluies plus heureuses,  
ses fruits enfin mûrs.  
Ne t'inquiète pas des morts.

Les dieux qui ne parlent pas  
continueront de se taire, mais

Demeures et visages seront plus proches,  
et plus proches aussi le bois et l'eau et l'argile,  
et les paroles qui sont filles de la vie.

\*

Tu aurais voulu des aventures  
    en pays imprévisible  
        et frapper fort  
sur le tambour terrestre.

Tu aurais guerroyé mille et cent ans  
    sous des soleils inflexibles  
        pour des tribus de corbeaux  
des peuples de lynx ou d'étoiles.

Tu t'es retiré dans un rêve  
    n'ayant tué ni la cruelle chimère,  
ni la nuit grave,  
    ni le Temps aux pieds de plomb.

\*

September wird kommen mit seinem glücklicheren Regen,  
seinen endlich reifen Früchten.  
Sorg dich nicht um die Toten.

Die Götter, die nicht sprechen,  
werden weiter schweigen, doch

Gesichter und Bleiben rücken näher,  
näher auch Holz und Wasser und Lehm,  
und die Worte, die Töchter des Lebens sind.

\*

Du hättest Abenteuer gewollt  
in ungewissem Land  
hättest die Trommel der Erde  
laut schlagen wollen.

Du hättest tausendeinhundert Jahre Krieg geführt  
unter unerbittlichen Sonnen  
für Rabenstämme  
Luchsvölker oder Sterne.

Du hast dich in einen Traum zurückgezogen  
denn du hast das quälende Trugbild nicht getötet,  
nicht die feierliche Nacht,  
nicht die Zeit mit ihren Füßen aus Blei.

\*

Le temps ne vieillit pas,  
il tourne la page du jour,  
préserve la nuit dans son poing de pierre.

Le temps est un pays immobile  
En-deçà de toi-même.

Il éloigne toute fin, la dissipe,  
Verger aux fruits obscurs  
Et familiers.

\*

Quelquefois tu regardes au loin  
avec un sourire errant,  
Bouche ouverte, absent.

Comme si on avait arraché de ta vie  
quelqu'un comme on arrache à sa terre

Un lilas, un rosier. Les feuilles souffrent :  
ni la terre nouvelle ni l'oubli  
ne guérissent l'irréparable blessure.

\*



Die Zeit altert nicht,  
sie blättert die Tagseite um,  
bewahrt die Nacht in ihrer Faust aus Stein.

Die Zeit ist ein regloses Land  
Diesseits von dir.

Sie entfernt jegliches Ende, löst es auf,  
Ein Garten mit seltsamen  
Vertrauten Früchten.

\*

Manchmal      schaust du in die Ferne  
mit einem wandernden Lächeln,  
Offenem Mund, abwesend.

Als hätte man jemanden aus deinem Leben  
gerissen      wie man aus der Erde      einen Flieder

Einen Rosenstock reißt.      Die Blätter leiden:  
weder die neue Erde, noch das Vergessen  
schließen die unheilbare Wunde.

\*

Peu à peu les noms  
s'effacent  
après avoir tant fulguré.

Dans la nuit  
étoiles et chimères tombent.

Ils sont apparus, ils ont disparu.  
Reste une vibration, un vol  
D'oiseaux pathétiques dans le ciel constant.

Allmählich verblassen  
die Namen  
und sind doch so oft aufgeblitzt.

In der Nacht  
fallen Sterne und Trugbilder.

Sie sind erschienen, sind verschwunden.  
Bleibt eine Schwingung, ein Schwarm  
Pathetischer Vögel im beständigen Himmel.

## Syllabes de sable

Les objets sont nos voisins,  
sans rêve, seulement là et proches,  
posés très lourds  
sur un nid de silence.

Mais le Temps est en eux, il mûrit,  
va son chemin comme en nous,  
sans limite perceptible, il creuse,  
sans poids, dans d'invisibles lointains.

En débat avec la nuit, plus  
nocturne que toute nuit, il dépose  
en eux sa parole de sable

Tandis que, sans mémoire, sans voix, ses marteaux  
frappent de grands coups de silence  
en nous et contre nous.

\*

Tu as revu le cimetière vieilli,  
l'inoubliable silence te recouvrait  
comme une terre morte,  
Temps rompu, parole sang voix.

Adossé à l'espace tu cherches  
le dieu dans l'indifférence tombale.  
L'existence qui ne rayonne pas  
te rejoint.

## Sandsilben

Die Gegenstände sind unsere Nachbarn,  
traumlos, einfach da und nah,  
liegen lastend  
auf einem Nest aus Stille.

Doch die Zeit ist in ihnen, reift,  
geht ihren Weg, so wie sie in uns,  
ohne wahrnehmbare Grenze, gräbt,  
gewichtlos, in unsichtbaren Weiten.

Im Streitgespräch mit der Nacht, nächtlicher  
noch als die Nacht, legt sie  
in ihnen ihr Sandwort ab

Während gedächtnislos, stimmlos, ihr Hammer  
in unserem Innern und uns  
harte Schläge aus Stille versetzt.

\*

Du warst nochmals auf dem gealterten Friedhof,  
die unvergessliche Stille bedeckte dich  
wie eine tote Erde,  
Zerbrochene Zeit, Blut Leere Stimme.

An den Raum gelehnt suchst du  
den Gott in der Gleichgültigkeit der Gräber.  
Die Existenz, die nicht strahlt,  
gesellt sich zu dir.

Les morts aussi vieillissent  
avec les fleurs,  
défiant le feu et l'air.

Tu penches vers l'herbe du sol  
ta tête grave  
et te souviens de l'amitié du nuage.

\*

Ceci est mon ombre : je suis là.  
Se pourrait-il que j'existe comme  
le peuplier, une corde ou une crevasse ?

Vous, églises, vous, raisins,  
feuillages des voix proches, non écoutées,  
vous, pierres et grains, mémoire visible,

Se pourrait-il que je sois un peu de vous-même  
lorsque je viens voir le jour  
poindre au chant du coq, et la tristesse  
des choses soudain est oubliée ?

Ni joie, ni douleur :  
les choses ne sont que ce qu'elles sont.  
Pourtant cette horloge est un abîme  
et le soleil un monstre souriant.

\*

Auch die Toten altern  
mit den Blumen,  
trotzen dem Feuer, der Luft.

Du neigst zum Gras, zum Boden  
deinen schwer gewordenen Kopf,  
erinnerst dich an die Freundschaft der Wolke.

\*

Dies ist mein Schatten: ich bin da.  
Kann es sein, dass es mich gibt wie  
die Pappel, einen Strick oder einen Riss?

Ihr Kirchen, ihr Trauben,  
Blattwerk naher Stimmen, ungehört,  
ihr Steine und Kerne, sichtbares Gedächtnis,

Kann es sein, dass ich ein wenig aus euch bestehe  
wenn ich die aufkommende Dämmerung suche  
beim Krähen des Hahns und die Traurigkeit  
der Dinge plötzlich vergessen ist?

Weder Freude noch Schmerz:  
die Dinge sind nur, was sie sind.  
Und doch ist diese Uhr ein Abgrund  
und die Sonne ein lächelndes Monster.

\*

Comme une maison de paroles,  
Fable de pierres qui gravitent  
Autour du cœur lentement  
Et se dissout comme un fil d'ombre,

Comme une musique mentale,  
Une voix de sable qui s'éboule,  
Comme un monde qui s'achève  
Quand un autre commence,

Le temps nous rêve et nous construit  
Avec chiffres et alphabets,  
Ses lois, ses cartes, ses quatre fleuves,

Il nous parle de mort et d'eau obscure,  
Inscrit en nous des questions sans réponses,  
Plus bas, toujours plus bas, dans l'en-dessous.

\*



Wie ein Haus aus Worten,  
Fabel aus Steinen, die sich langsam  
Ums Herz drehen,  
Sich auflöst wie ein schmaler Schatten.

Wie eine Musik im Kopf,  
Eine einstürzende Stimme aus Sand,  
Wie eine Welt, die zu Ende geht,  
Wenn eine andere beginnt,

Träumt uns die Zeit und errichtet uns  
Aus Ziffern und Alphabeten,  
Mit ihren Gesetzen, Karten, ihren vier Flüssen,

Sie erzählt uns vom Tod und von dunklem Wasser,  
Schreibt Fragen in uns ohne Antworten ein,  
Tiefer, immer tiefer, ins Darunter.

\*

Il y avait une armoire ouverte,  
mélange des jours, noms et visages,  
et dans les entrailles du sommeil  
la fatigue aux yeux de paille.

On aurait cru que l'enfance est partout.  
dans le théâtre des giroflées ou les silences  
d'un dieu qui dort, dans les ruisseaux personnels  
et la certitude des routes.

Pourquoi donc tant de tristesse  
dans tes yeux de chiens puisque tes vers  
tracent des parallèles dans le monde  
Unissant toute chose  
à l'autre :  
azur et cloporte, crépuscule et volet ?

Da war ein offener Schrank,  
Gemeinde aus Tagen, Namen, Gesichtern,  
und in den Eingeweiden des Schlafs  
die Müdigkeit mit Augen aus Stroh.

Man hätte meinen können, Kindheit sei überall.  
im Theater der Levkojen oder in der Stille  
eines schlafenden Gottes, in den persönlichen Rinnsalen  
und der Gewissheit der Straßen.

Warum also diese Traurigkeit  
in deinen Hundeaugen, wo doch deine Verse  
Parallelen zeichnen in die Welt und  
Jedes Ding mit dem anderen  
verbinden:  
Azur und Assel, Dämmerung und Fensterladen?

## Extraits de *Entre Nuit et Soleil*

---

### Visages

...dans les chambres de l'hiver      il y a tant de visages  
qu'on a connus                      dans l'autrefois lointain  
et celui qui les voit                tout frémissant d'effroi  
ne sait bientôt plus                s'ils ont une existence réelle  
ou s'il ne les a pas inventés      pour de secrets dialogues  
des échappées hors des chemins connus    hors du temps  
il écoute toutes ces voix qu'il avait cru depuis longtemps  
éteintes            et s'étonne que les paroles soient blanches  
qu'elles éblouissent quelquefois      comme des phares  
sur les routes de la nuit    – d'où venues    de quel pays  
sans limites ?    que disent-elles ?    pour quelles oreilles  
profondes ?                      il s'arrête à mi-chemin  
dans le petit froid du matin  
   appuyé à cette grande nuit      qui s'attarde  
et qui cache entre ses plis défauts      tant de visages tant  
de larmes et de joies    tant de fatigue aussi et d'abandon



## La vie

...la vie l'étrange vie    comme une comète effrayante  
et sur l'automne des arbres roux    ce vent de sable  
la dépense des heures    l'usure  
          la nuit commençait tôt sous les toits cendreaux  
les noms s'épuisent    les souvenirs nous arrachent  
le cœur comme une langue sans écho    rien  
qu'un vertige    une syntaxe balbutiante    et qui  
confond plaisir et sanglot    rien que statue imaginaire  
et qui s'effrite sous le regard    la vie comme  
un monument d'absence    un meurtre si longtemps  
différé    bruit lointain    figure méconnaissable  
avec toutes ces voix endormies    brûlures  
traces sans sympathie    une végétation indéchiffrable  
la vie comme une phrase perdue une lueur  
          innommable    diffuse    furtive  
à travers ciel    dans l'inhumaine étendue



## Les murs de la grotte

...buffles et fourmis chevaux et princesses images  
peintes ces portes qui s'ouvrent sur un autre monde  
comme une grâce le legs obscur du passé  
ici rien ne vieillit le temps n'est plus le temps  
il préserve la fraîcheur d'un visage  
et te voici errant parmi des aventures sans date  
envahi par un rêve éternel –  
ô l'éternité d'une voix sans blessure  
comme une île heureuse  
dans un océan de silence comme un conte pour enfant  
étonné ces figures que rien n'efface  
sur les murs de la grotte c'est ton âme qui s'imprime





## La clef

...une nuit où l'on rêve les yeux ouverts, longue  
comme l'absence, une nuit toute d'interrogation  
et qui laisse en chemin des mots improbables  
immobiles et vains  
comme une traversée qui ne connaît pas de port  
sinon la trace d'une couleur un souffle l'écho  
des voix du dedans – tu avais enfermé  
de grandes pages de silence dans cette nuit  
à la dérive cherchant quelque fleur  
inconnue toute bruissante de soleil futur  
une fleur qui serait la perfection du souvenir et  
qui vibre comme une clef dans le demi-jour  
d'un beau matin d'automne...



## Châteaux

...je construis en moi des châteaux            avec de hautes  
salles            des tours des dragons de pierre des escaliers  
innombrables de grands parcs            et tant de gens d'armes  
écuyers et brigands chevaliers et sénéchaux            connétable  
en grand arroi et nobles dames            des châteaux sans nom  
pour oublier le mal de vivre et le vent            avec murailles  
tendues de soie et d'or            des ombres sans mémoire  
qui s'attardent aux terrasses            – des châteaux pareils  
au silence des couleurs dans des forêts profondes            face à la  
mer où plongent des oiseaux blessés            des châteaux qui  
s'inscrivent            sur la dernière toile d'araignée d'une pensée  
sans date comme une dentelle obscure            l'écriture inquiète  
des fourmis à contre-jour            dans un pays profond  
et qu'on regarde les yeux fermés

## Schlösser

... ich errichte Schlösser in mir mit hohen  
 Sälen Zinnen Steindrachen unzähligen  
 Treppen weitläufigen Parks mit vielen Soldaten  
 Schildknappen und Räubern Rittern Seneschallen einem  
 [ Stallmeister  
 in voller Montur und edlen Damen namenlose Schlösser  
 den Überdruss am Leben zu vergessen und den Wind mit  
 [ Mauern  
 die mit Samt und Gold behängt und gedächtnislosen Schatten  
 die auf Terrassen verweilen – Schlösser gleich  
 der Stille von Farben in unergründlichen Wäldern im Angesicht  
 des Meers in das verletzte Vögel tauchen Schlösser die  
 sich einschreiben ins letzte Spinnennetz eines alterslosen  
 Gedankens wie seltsame Spitze die sorgenvolle Schrift  
 der Ameisen im Gegenlicht in einem unergründlichen Land  
 das man mit geschlossenen Augen betrachtet

## L'absent

...cet homme qui fut d'oubli      il n'était plus qu'un nom  
envahi d'ombre  
avec une canne à pomme d'ivoire      avec un air d'oiseau  
traqué      il marchait      prêtant l'oreille au désert  
– est-ce qu'on écoute les voyageurs      qui n'en peuvent plus  
des fumées de mémoire      tout cela qu'on voit sans rien  
voir      si peu de souffle, si peu de ciel  
cet homme lourd      chargé d'oubli      c'était vous  
c'était moi      quelqu'un venu du proche et d'autrefois  
effacé      avec un semblant d'être et de vivre  
disparu de toute photographie      sauf  
une canne à pomme d'ivoire      quelqu'un  
dont plus personne      désormais      ne se souvient

## Der Abwesende

... dieser Mann aus Vergessen er war nichts als ein vom  
Schatten heimgesuchter Name  
mit Gehstock und Elfenbeinknauf      mit dem Ausdruck eines  
gescheuchten Vogels      lief er      lieh der Wüste sein Ohr  
– hört man etwa auf die Reisenden die vom Rauch der  
Erinnerung erschöpft sind      alles was man sieht ohne  
zu sehen      so wenig Atem, so wenig Himmel  
dieser schwere Mann      mit der Last des Vergessens das waren Sie  
das war ich      jemand der aus der Nähe dem Früher kam  
ausgelöscht      mit so etwas Ähnlichem wie sein und leben  
von allen Fotografien verschwunden      bis auf  
den Gehstock mit Elfenbeinknauf      jemand  
an den sich      von nun an      niemand erinnert

## Les voix

... qu'elles chantent    les voix    les éphémères  
comme il y a longtemps    voix intimes comme  
un alcool    odeur femelle    chaudes comme un miel  
dans la moiteur ou la colère    voix  
ivres    sombrement lumineuses    voix veuves  
femmes ouvertes    et tout aveu­glées de joie  
après avoir aimé    après avoir mangé toute lumière  
voix aux larges ailes    aux yeux absents  
voix des barques d'infortune    cette gloire  
des ruines et des épaves    dans la brume des siècles  
anciens    – et vous    voix neuves  
voix des sirènes en régions interdites    implacables  
à demi sommeilleuses    poison parfait  
la plus belle sera pour demain    cet effrayant torrent  
qui circule entre les pierres mortes    en pays d'ombre  
et qui frappe à grands coups de crépuscule    on ne sait  
quoi    comme l'ange du Jugement





## Le miroir

...qu'avait-elle à nous dire qu'elle ne nous disait pas  
 cherchant une grammaire nouvelle comme quelqu'un  
 qui s'enfuit et ne trouve nul lieu où vivre  
 nul refuge où aimer ? à quoi pensait-elle ?  
 s'éloignant dormant ici ou là dans un domaine  
 d'oubli le château des contes un lieu qui n'a  
 ni sang ni sens et qui n'est plus qu'absence  
 au hasard des jours dans un costume d'automne  
 continuant ses étranges travaux c'était  
 il y a longtemps dans l'autrefois sans ride  
 elle avait toujours eu ce visage  
 toujours cette respiration égale et douce cette  
 couleur furtive des nuages de juin et entre  
 ses mains pâles un miroir éternel abîme

## Der Spiegel

... was hatte sie uns zu erzählen      das sie uns nicht erzählte  
auf der Suche nach einer neuen Grammatik      wie jemand  
der flieht      und keinen Ort zum Leben findet  
keinen Unterschlupf zum Lieben      An was dachte sie?  
sich entfernend      hier und da übernachtend      in einer Bleibe  
des Vergessens      im Märchenschloss      ein Ort der  
blutleer sinnentleert      der nur noch Abwesenheit ist  
an beliebigen Tagen      ein Herbstkostüm trägt  
weiter sein seltsames Werk verrichtet      das ist  
lang her      im faltenlosen Früher  
hatte sie immer      dieses Gesicht  
immer diesen gleichmäßigen sanften Atem      diese  
flüchtige Farbe von Wolken im Juni      und zwischen  
ihren bleichen Händen      einen Spiegel      ewiger Abgrund

## Portrait

...ce griffonnage mélancolique des pensées      c'était aux  
heures du soir                      sa tête qui danse dans un mélange  
d'automne et d'idées grises                      à cause d'un rossignol  
d'un chapeau minuscule                      une canne ou un parapluie  
c'était aux heures nocturnes de juin                      un frisson  
dans les arbres                      il lui fallait atteindre une porte  
suivre un rivage                      où êtes-vous soleils ?      ô mémoire  
douceur des lèvres de jeunes filles  
ce gravier qui craque sous les pas                      la haute grille  
accroche des ombres                      une étoile penche                      *je*  
*suis seul ici*                      disait-il                      avec un air d'étonnement

## Porträt

... das melancholische Gekritzel des Denkens                    es war zur  
Abendstunde                    ihr Kopf tanzte in einem Gemenge  
aus Herbst und düsteren Gedanken                    wegen einer Nachtigall  
eines winzigen Hutes                    einem Gehstock oder Regenschirm  
es war zur nächtlichen Stunde im Juni                    ein Frösteln  
in den Bäumen                    sie musste zu einer Tür gelangen  
einem Ufer folgen                    wo seid ihr Sonnen?                    oh Erinnerung  
Sanftheit der Lippen junger Mädchen  
Kies der unter den Schritten knirscht                    am hohen Gitter  
hängen Schatten                    ein Stern neigt sich                    *ich*  
*bin allein hier* sagte er                    mit einem Ausdruck von Verwunderung



## Roman

... im Profil wie eine Fliege auf einer imaginären  
 Fotografie geht sie auf die Suche nach einem gefügigeren Opfer  
 – *kennen Sie sie?*  
 bestenfalls in Worte gekleidet wirft sie sich nun blond  
 in unwahrscheinliche Gärten besser gesagt wenn das Kleid fällt  
 und dieses Band das von der Schulter gleitet der Kopf verloren  
 das Gedächtnis verwirrt und verängstigt *Sie kannten*  
*sie wahrscheinlich* stelle ich mir vor ist es wirklich der Name  
 der Sie so verwirrt? Ingeborg? doch keiner hört zu  
 oh Reisender nur der Wind vergangener Zeiten verstummtes  
 uraltes Gemurmel das was man hinter sich her schleppt wenn  
 die Musik der Tage erloschen ist welch verschwommenes  
 Gesicht Sie hatten es vergessen hatten mit einem Wort  
 ein ganzes Leben zusammengefasst Ingeborg auf der  
 [ Straße der verlorenen Mädchen  
*sehen Sie sie nicht?* diese stumme Passantin an der trügerischen  
 Grenze des Tages mit der traurigen Eleganz zukünftiger  
 [ Stunden







## L'aiguille du silence

Chaque mot  
qui te ressemble  
fait écho  
à ta vie

miroir qui appelle  
patient vigile  
et retient l'image

aucune ombre  
ne fait écran  
tu es proche de toi  
cherchant où  
placer la voix

\*

Avec le nuage et l'oiseau  
tu prends mesure du ciel  
et l'amour brille

au bord de la nuit  
tu écoutes  
patient et pur

feuille après feuille  
l'été s'en va  
l'amour attend

\*

## Zeiger der Stille

Jedes Wort  
das dir ähnelt  
verweist auf  
dein Leben

rufender Spiegel  
geduldig wachsam  
hält er das Bild

kein Schatten  
schirmt dich ab  
du bist dir nah  
suchst noch wohin  
mit deiner Stimme

\*

Mit Wolke und Vogel  
nimmst du am Himmel Maß  
die Liebe leuchtet

am Rand der Nacht  
lauschst du  
geduldig und rein

Blatt um Blatt  
vergeht der Sommer  
die Liebe wartet

\*

Tout est soleil  
la nuit comme la source  
l'herbe les mots le chemin

tu existes dans l'arbre et l'abeille  
dans une clé  
dans la pluie heureuse

tout est si proche  
quand seulement vibre  
la note de l'oiseau

\*

L'eau vit  
là-bas  
comme une blessure

tu es le lieu du vent  
très haut  
toujours plus loin

ici on entend  
réconcilié  
battre le cœur  
du pur oubli

tel un chiffre  
sans ombre  
dans le silence  
et les lumières

\*

Alles ist Sonne  
die Nacht wie die Quelle  
das Gras die Worte der Weg

es gibt dich im Baum in der Biene  
in einem Schlüssel  
im glücklichen Regen

alles so nah  
wenn nur der Ton  
des Vogels schwingt

\*

Das Wasser lebt  
dort  
wie eine Wunde

du bist der Ort des Windes  
weit oben  
immer weiter weg

hier hört man  
versöhnt  
das Herz schlagen  
des reinen Vergessens

wie eine Ziffer  
ohne Schatten  
inmitten der Stille  
der Lichter

\*

L'aiguille du silence  
c'est le seuil  
la couleur inouïe du souffle  
jusqu'au ciel noir

la mémoire exalte  
cette parcelle d'infini  
la terre échappe  
à ses limites

te voici inclus  
dans l'inapparent  
cette matière vague  
cet effondrement

tu reconnais ce monde  
sans figure  
l'eau indivisible  
et l'éclair  
qui fulgure

\*

Etait-ce toi  
devant cette porte  
beau visage  
cette source simple

l'alchimie des chimères  
immobile gisant  
lieu d'être  
son nom de brume

Der Zeiger der Stille  
ist die Schwelle  
die unfassbare Farbe des Atems  
bis hin zum schwarzen Himmel

das Gedächtnis beflügelt  
diese Parzelle Ewigkeit  
die Erde entkommt  
ihren Grenzen

nun bist du Teil  
des Unauffälligen  
dieser unbestimmten Materie  
dieses Zusammenbruchs

du erkennst die  
gesichtslose Welt  
das unteilbare Wasser  
und den Blitz  
der zuckt

\*

Warst das du  
vor der Tür  
schönes Gesicht  
diese einfache Quelle

Alchimie der Trugbilder  
bewegungslos liegend  
Daseinsgrund  
ihr Name aus Dunst

une phrase d'automne  
aux confins de vivre  
quand tout est déjà dit  
et consumé

ce qui s'efface en toi  
bientôt  
te ressemblera

\*

À tâtons je te cherche  
qui donc es-tu  
dans l'eau qui vacille  
dans l'air ensommeillé

chez moi tout  
se tait tout s'éteint  
c'est maintenant que  
je te vois et t'entends

mémoire creuse  
je ne suis plus que moi-même  
solitude comme une île  
ou vêtement

et la route mène  
plus loin que le vent.

(inédit)



ein Herbstsatz  
am Rand vom Leben  
wenn alles gesagt ist  
und verbraucht

was in dir verblasst  
ähnelst dir  
bald

\*

Tastend suche ich dich  
wer bist du nur  
im schwankenden Wasser  
in der schläfrigen Luft

bei mir schweigt alles  
alles schwindet  
jetzt erst  
sehe und höre ich dich

leeres Gedächtnis  
ich bin nur noch ich selbst  
Einsamkeit wie eine Insel  
oder Kleidungsstück

und die Straße führt  
weiter als der Wind.

(unveröffentlicht)



# *Michael*

---

# *Speier*

---

54 : Gedichteschreiben ist Selbstversuch  
und Selbstsuche

*\_ Von Michael Speier*

56 : Gedichte / Poèmes

*\_ Traduit de l'allemand par A. Lefranc, A. Maurin,  
J.-P. Lasalle, B. Bezzenberger, C. Calvet, J. Portante*



---

# Gedichteschreiben ist Selbstversuch und Selbstsuche

---

Michael Speier

---

Poesie als bekanntlich „knappste, am stärksten verdichtete Mitteilungsweise menschlicher Erfahrung“ (Joseph Brodsky) übt auch am Beginn des 21. Jahrhunderts eine ungebrochene Faszination aus. Nie zuvor wurde soviel Lyrik übersetzt, mit Preisen bedacht und vermarktet, zu Lyrikfestivals in Lateinamerika, etwa in Medellín oder Rosario, strömen Zehntausende. Selbst „hermetische“ Dichter wie Andrea Zanzotto oder Paul Celan erreichen vergleichsweise hohe Auflagen. Richtig ist, dass das Gedicht auch von sich spricht, vielleicht tat es das immer, verstärkt sicher seit der Romantik. Aber es spricht ja keineswegs nur von sich, wie mancher Postmoderne meinte - so narzisstisch ist selbst Poesie nicht. Es geht ihm immer auch um Welthaltigkeit, womit (fest)halten und ent-halten gemeint sind.

\*

Gedichte sind „Weltempfänger“ im Miniformat. Um so größer muss die Aufmerksamkeit für technische Details dieser

hoheempfindlichen und, verglichen mit anderen literarischen Formen, winzigen Geräte sein. Es hat sich herumgesprochen, dass die Qualität sprachlicher Wirklichkeiten, die sie auffangen und hörbar machen, durch erarbeitete Kunstmittel verbessert werden kann. Starkes Empfinden, genaue Beobachtung bilden noch keine Gewähr für ein gutes Gedicht. Die poetische Arbeit braucht Genauigkeit, sogar Akribie. Aber muss nicht auch „Seins-Genauigkeit“ damit einhergehen? Die Erfüllung bloßer Form und Norm, poetische Eloquenz im Traditionellen reicht nicht für ein Gelingen - wie man an der aktuellen Renaissance älterer Vers- und Strophenformen beobachten kann, die zu oft unfreiwillig komischen Effekten führt.

\*

„Hermetik“ ist heute (besonders in Deutschland) ein polemischer Begriff. Man benutzt ihn fälschlicherweise für einen Autor, von dem man meint, dass er sich abschließt von der Außenwelt. Der Begriff, der eine lange kulturgeschichtliche Tradition hat, bezeichnet aber lediglich eine andere Sichtweise von Wirklichkeit. Ich schaue in mich, und mittels dieser Wirklichkeit erkenne ich das Außen, im Sinne des platonischen Modells. Das Gedicht will sich nicht ent-rätseln, auflösen, es ist eben gerade KEIN Rätsel. Es will etwas deutlich machen, ein Zeitmoment hervortreten lassen, das mit der individuellen Zeit, aber auch mit der Geschichte, etwa dem gegenwärtigen Geschichtsmoment einer Stadt wie Berlin, zu tun hat. Dazu müssen konturenlose Erfahrungsdimensionen in konkrete sprachliche Gegenstände übersetzt werden.

\*

Gedichteschreiben ist die Lust, Worte zueinander in ungewohnte Beziehungen zu bringen. Etwas spricht an (Wort, Bild oder Rhythmus), man folgt dem Impuls, die Masse der Sprache ist in Bewegung geraten. Inmitten wogender und verworfener Varianten wird das fertige Gedicht umrisshaft sichtbar. Nicht der Ausgangspunkt ist entscheidend – bisweilen gerät er sogar aus dem Blick –, sondern die sich im Text sammelnde sprachliche Energie. So folgt man – ein letztes Ziel ist zweifelhaft – den Verläufen der Sprache, vertraut ihrer Strömung, bis jeder Laut, jedes Zeichen, den nur ihm gemäßen Platz findet, oder wie Artaud, in anderem Zusammenhang, einmal sagte, „alles haargenau in eine tobende Ordnung“ gebracht ist. Ein Autor arbeitet sich experimentierend voran, Gedichteschreiben ist Selbstversuch - und Selbstsuche. Oder wie es Celan einmal mittels eines Begriffs von Rilke (vielleicht etwas pathetisch) ausdrückte: „Gedichte sind Daseinsentwürfe, man muss ihnen folgen.“

M.S.

(Auszug eines Interviews der Zeitschrift ‚Deutsche Bücher. Forum für Literatur‘, 2005, Heft 1. - Das Gespräch mit Michael Speier führte Valérie Lawitschka, Geschäftsführerin der Hölderlin-Gesellschaft und Leiterin des ‚Hölderlinturms‘ in Tübingen)

**Michael Speier.** Geboren 1950, lebt in Berlin als Autor, Übersetzer und Literaturwissenschaftler. Veröffentlichte bisher acht Gedichtbände, mehrere Lyrik-Anthologien (bei Reclam) sowie Übertragungen zeitgenössischer Poesie aus dem Französischen, Englischen und Italienischen. Michael Speier ist in über 40 Anthologien vertreten. Lehrte als Literaturwissenschaftler an verschiedenen Universitäten in Deutschland und USA sowie am Deutschen Literaturinstitut Leipzig. Seit 1997 Professur an der University of Cincinnati (Ohio). Gründer und Herausgeber der Literaturzeitschrift *Park* und des *Paul-Celan-Jahrbuchs*. Leiter des Poesiefestivals Mailand (2007), Redaktionsmitglied der Zeitschrift *PO&SIE* (Paris). Mitglied im PEN, Alfred-Döblin-Stipendium der Akademie der Künste Berlin, Hermann-Hesse-Stipendium (Calw), Writer-in-residence in den USA. Für sein Werk erhielt er u.a. Literaturpreise der Deutschen Schillerstiftung Weimar (2006) und der A und A Kulturstiftung (2012). Gedichtbände (Auswahl): *die Akribie der Zärtlichkeit* (1995), *Scherbenschnitte* (1999), *welt/raum/reisen* (2007), *haupt/stadt/studio* (Herbst 2012).





# Hauptstadtstudio

(schlacht um berlin)

spinnen siehst du immer zuerst  
sagst nur das vorhandene zähle  
aber die taumelnde natur buchstabiert fleißig  
ihr fließen, mancher besucht die schneekönigin  
mancher trinkt kaffee am ende der welt  
betrachte die kräuselungen in der biografie des universums  
in dessen fäden wir zappeln als teilchen  
schon saust du über das tablett des alexanderplatz'  
ach ihr traurigen tropen, ihr spreewälder gurken und fallwinde  
am zoofenster: kein bengalischer ort ist berlin  
die wasserpreise steigen und steigen verkauft wird luft  
über der partymeile vermischt mit gerüchen  
die kein datum haben es riecht verbrannt  
die rathausglocke fragt nach der  
würde-des-menschen, un-  
antastbar sei sie, selbst im *kennedy-grill*  
vor der ampel martin-luther  
die immer rote welle hat (gewünscht  
wird tiefes blau, rein wie lack)  
so gingen die jahre hin wie nichts  
was enthielten sie auch?  
sie verglitzerten  
wie ein langer hoher triller  
zeigten geringes gewölk  
sind begrabne hunde  
ohne rossdunst und ledergeruch –

## Studio capitale Berlin

(bataille de berlin)

les araignées tu les vois toujours d'abord  
tu dis que ne compte que ce qui existe  
mais la nature chancelante épèle avec application  
son écoulement, certains rendent visite à la reine des neiges  
d'autres boivent du café au bout du monde  
contemple les rides dans la biographie de l'univers  
dans les fils duquel nous frétilions comme des particules  
déjà tu fonces sur le plateau de l'alexanderplatz  
ah vous tristes tropiques, vous cornichons de la spreewald et  
[ vents rabattants

sur le zoofenster : berlin n'est pas bengalais  
le prix de l'eau ne cesse d'augmenter on vend l'air  
au-dessus de la partymeile mélangé à des odeurs  
qui n'ont pas de date ça sent le brûlé  
la cloche de la mairie demande comment va  
la dignité-de-l'homme, in  
tangible dit-on qu'elle serait, même dans le *kennedy-grill*  
devant le feu martin luther  
qui passe toujours au rouge (on souhaite  
un bleu profond, pur comme la laque)  
ainsi passèrent les années comme le néant  
et qu'est-ce qu'elles contiendraient?  
elles ont scintillé  
comme une longue trille haute  
ont montré peu de nuages  
sont des chiens enterrés  
sans sueur de cheval ni odeur de cuir —

macht das tor auf das nun wieder verschlossene von  
schracken banken und botschaften  
schrappelle zersägen den tiergarten  
diese bäume, wie landschaft, wie  
trümmer frisch aufgebrüht: gebrochne  
decken, stahlträger schräg weggesackt  
splitter, kaum splitter unsichtbar im gehsteig  
den granitplatten der zwanziger  
kraterchen an der hauswand, einschläge  
tastet das kind, unbeholfen ce petit trampel  
ja, du lachst! das ist oft so: leute lachen und dann sind sie tot  
wir saugen spinnen mit dem staubsauger auf  
sag bitte jetzt nichts, ich bin nämlich auch sprachlos

---

ouvrez la porte celle encore refermée par  
des barrières banques et ambassades  
des schrapnells scient le tiergarten  
ces arbres, comme un paysage, comme  
des ruines fraîchement infusées: revêtements  
brisés, poutrelles d'acier écroulées de travers  
éclats, à peine des éclats invisibles dans le trottoir  
dans les plaques de granit des années vingt  
des cratères sur le mur de la maison, l'enfant  
petits cratères sur le mur, des points d'impact  
tâte l'enfant, maladroit ce petit lourdaud  
ah, tu ris! c'est souvent ainsi : les gens rient et puis ils sont morts  
nous aspirons des araignées avec l'aspirateur  
s'il te plaît, ne dis rien, moi aussi je reste bouche bée

## (auguststraße)

gib farbe, der japaner vor meiner haustür himmelblau  
und bronzino der fleischersohn  
wollen es so  
nur weil wahrheit und unwahrheit sich im wesen  
nicht gleichgültig sind  
kann überhaupt ein wahrer satz  
in die schärfe seines gegenteils treten  
zum entsprechend unwahren satz  
wer aber vermag noch zu sagen (zu singen)  
den unterschied zwischen quarks und quark  
nena und nono wer hört  
die schön gefluteten stimmen  
die obertöne im roggenfeld  
oder die sprüche der okzitanischen sibylle  
wenn die ganze nacht bier gezapft wird  
unter atheistischen bergzacken ?

farben sind immer die andern  
wir zählen bis zehn, sogar bis  
elf der zahl der maßlosigkeit  
in verschwitzten t-shirts  
entlassen aus unseren kompositionen

## (auguststraße)

mets de la couleur, le japonais devant ma porte d'entrée bleu ciel  
et bronzino le fils de boucher  
le veulent ainsi  
seulement parce que vérité et non-vérité par essence  
ne sont pas indifférentes l'une à l'autre  
une phrase vraie peut-elle  
entrer dans l'acuité de son contraire  
dans la phrase non-vraie correspondante  
mais qui est encore capable de dire (de chanter)  
la différence entre quarks et fromage blanc  
nena et nono qui entend  
les voix joliment submergées  
les harmoniques dans le champ de seigle  
ou les dictons de la sibylle occitane  
quand on boit de la bière toute la nuit  
sous des pics montagneux athées ?

les couleurs sont toujours les autres  
nous comptons jusqu'à dix, même jusqu'à  
onze le nombre de la démesure  
dans des t-shirts mouillés de sueur  
libérés de nos compositions

## (hauptstadtstudio)

für dieter burdorf

wir vergessen alles es laufen aber  
am untern nachthimmelrand die nachrichten  
im anflug blinkende news  
und tabellen mit vorzeichen  
beizeiten bricht ein memory stick das ganze herunter  
auf posaunespielende nonnen  
die zu chromatischen ekstasen neigen  
das genom des trüffels ist entschlüsselt  
gescannt die täler von yorkshire die schlösser der loire  
und die lohmeyerstraße in charlottenburg  
noch aber finden sich in den brieftaschen  
älterer friseure in neapel hölderlinsche entwürfe  
notizen von benn und späte kämme rudi carrells  
irgendwas mit körper irgendwas mit form  
treibt auf reißt ab wird ausgebootet, reingedrängt  
dazu das tockern der rollenkoffer  
von touristen am spittelmarkt dazu der feiersturm  
in der marienkirche, dieses sausen und tosen  
geteilt durch die julia-menge eines hitzigen nachmittags  
(vierzehnjähriges früchtchen mit migrationshintergrund)  
wer neu vorbeikommt nimmts nicht persönlich  
die andren müssen weiter sorgen  
für die kluft zwischen mir und meinen konfessionen  
selbst der tod ist hier abgewischt und weggetan  
riecht wie s-bahnfahren nach schöneweide  
oder sonntags schwimmen in der seelenbinder-halle



## (studio capitale)

pour dieter burdorf

nous oublions tout mais courent les nouvelles  
sur le bord inférieur du ciel nocturne  
les news qui clignotent en approche  
et les tableaux avec des indices  
à temps un memory stick déchaîne tout  
sur des nonnes joueuses de trombones  
qui tendent aux extases chromatiques  
le génome de la truffe est décodé  
scannées les vallées du yorkshire les châteaux de la loire  
et la lohmeierstraße à charlottenburg  
mais on trouve encore dans les portefeuilles  
de vieux coiffeurs à naples des ébauches hölderliniennes  
des notes de benn et des peignes tardifs de rudi carrell  
un truc avec corps un truc avec forme  
monte se casse on le vire on l'enfonce  
et en plus le roulement des valises à roulettes  
des touristes sur la spittelmarkt et en plus la tempête de fête  
dans la marienkirche, ces sifflements et mugissements  
divisés par l'ensemble de julia d'un chaud après-midi  
(sacrée gamine de quatorze ans avec une origine migratoire)  
le passant ne s'en fait pas  
les autres doivent continuer à se faire du souci  
pour le fossé entre moi et mes confessions  
même la mort ici on l'essuie et on la jette  
sent comme des trajets de s-bahn vers schöneweide  
ou nager le dimanche dans la seelenbinder-halle

## (sight seeing)

es grünt so heraus aus dem von morgenlicht durch  
sonnten reichstagsrasen zu gleichgültig  
um „strahlend“ zu sagen alles einheitlich  
und langsam, schmiegsam die frühen  
besuchergruppen an den containern  
die rein wolln in die kuppel, gescannt werden

sagt nebenan ein herrenhemd wie durch  
es sein fleisch haben möchte grüßt geläufig  
als wärn wir alte freunde (kumpel), da noch einen  
nützlichen beitrag leisten zu wollen ist wie eine arie  
aus lullys *armida* gesungen von veronique gens  
auf der partymeile in delmenhorst

jeder ist schön oder fast jeder der hier ansteht durch  
leuchtet von kategorien des erhabenen  
wo hast du nur diese schuhe her, wie geht's R  
wer schläft mit wem im kaufhaus **HIER-UND-JETZT**  
nicht wahr alles gute fragen ohne die wir nichts  
sind als ein nichts uns behaupten müssen

---

## (sight seeing)

ça verdit verdoie surgissant du gazon du reichstag tra  
versé de lumière matinale trop indifférent  
pour dire « brillant » tout uniforme  
et lent, souples les anciens matinaux  
groupes de visiteurs près des containers  
qui veulent entrer dans la coupole, être scannés

à côté une chemise d'homme dit qu'elle voudrait  
sa viande à point salue familièrement  
comme si nous étions de vieux amis (copains), puisque vouloir  
encore faire une contribution utile c'est comme une aria  
de *l'armida* de lully chantée par véronique gens  
sur la partymeile à delmenhorst

tout le monde est beau ou presque tous ceux qui font la queue ici il  
luminés par les catégories du sublime  
où est-ce que t'as trouvé ces chaussures, comment va R  
qui couche avec qui dans le grand magasin ICI-ET-MAINTENANT  
pas vrai des bonnes questions sans lesquelles nous ne sommes  
rien qu'un néant devons tenir bon

(wenn -)

WENN in der fetten ecke eines *starbucks* wir  
versinken in abgewetzten sofas physikalisch  
und mystisch zugleich und über große distanzen  
unzertrennlich oder gleichzeitig wie atome  
an mehreren orten oder locker wechselnd  
vom grundzustand zum angeregten von ruhe  
zu schwingung vom görli (früher im grunde

eine no-go-area) zum winterfeldmarkt  
wo frisches bärlauch eingetroffen und fränkisches  
steinofenbrot (hier setze ich aufs literarische  
assoziationsniveau des publikums) dann ist nichts  
wahr und alles der fall weil wir sagt wittgenstein  
uns keinen gegenstand außerhalb der möglichkeit  
seiner verbindung mit anderen denken können

## (quand -)

QUAND dans le coin gras d'un *starbucks* nous  
sombons dans des sofas élimés physiquement  
et mystiquement en même temps et sur de grandes distances  
inséparables ou simultanés comme des atomes  
en plusieurs lieux ou passant légèrement  
de l'état de base à l'état animé du repos  
à l'oscillation du görli (autrefois en fait

une no-go-area) au winterfeldmarkt  
où de l'ail des ours frais est arrivé  
et des miches de pain franconien  
(ici je mise sur le niveau d'association  
littéraire du public) alors rien n'est  
vrai et tout est selon le cas car nous ne pouvons dit wittgenstein  
penser aucun objet en dehors de sa potentielle  
liaison avec d'autres

## (grünstau)

jeder tag ist ein schlagwort das zu einem produkt passt  
treten daraus sensationen hervor? konzepte, besingung  
der schönheit, rabatte? man ist entweder drin dann ist man  
nicht hier oder man ist hier dann kann man nicht drin sein  
das hörte ich mich sagen an einem meiner unpersönlichsten tage  
an denen der goldne engel böse funkelt über der ostwest-achse

wo 45 ein fieseler storch ausrollte herrscht heute  
grünstau ohne kriegsangst vollgekackt die baumscheiben  
(ja, so heißen die) der marder trabt durch sein revier fuchse  
betteln an tankstellen reiher aufgereiht überm spreebogen  
je mehr der verkehr stockt desto hektischer pfeift ein mystischer  
vogel in den scheinakazien (die's nur scheinbar hier gibt)

am himmel gutgelaunte wolkenfraktale, hippocampi  
zeichnen jeden moment meines lebens auf  
aber das erreichte ist eben nicht das erreichbare  
es lehnt kurz vor dem großen stern im seitenfenster  
da springen schon scheibenputzer heran gaukler akrobat  
jongleure jeder couleur feiern frenetisch die nacht

## (grünstau)

chaque jour est un slogan adapté à un produit  
des sensations en surgissent-elles ? des concepts, un chant  
pour la beauté, des réductions ? on est soit à l'intérieur alors on  
[ n'est  
pas ici ou on est ici alors on ne peut pas être à l'intérieur  
c'est que je m'entendis dire lors d'un de mes jours les plus  
[ impersonnels  
où l'ange d'or étincelle méchamment au-dessus de l'axe est-ouest

là où en 45 un fieseler storch finissait sa course règne aujourd'hui  
grünstau sans peur de guerre pleines de merde les souches d'arbre  
(oui, c'est ainsi qu'elles s'appellent) la martre trotte à travers  
[ son territoire des renards  
mendient aux stations services des hérons en rang au-dessus du  
[ coude de la spree  
plus le trafic ralentit plus un oiseau mystique siffle  
avec fureur dans les faux acacias (qui apparemment n'existent  
[ qu'ici)

au ciel des fractales nuageuses de bonne humeur, des hippocampes  
enregistrent chaque moment de ma vie  
mais ce qui est atteint n'est justement pas ce qu'on peut atteindre  
ça se penche juste devant la grande étoile par la fenêtre latérale  
accourent déjà des laveurs de vitres des bateleurs des acrobates  
des jongleurs de toutes les couleurs fêtent frénétiquement la nuit

# Die Einschiffung nach Kythera

1.

nur einen gönner  
für diesen gewaltigen sommer -  
an dessen ende wir stehn  
um auf die see zu blicken  
die lichte unruhe kräuselt  
uns aber kränkt kein bewölktsein  
(im sinne von „verrauscht“)  
wir leben in ausgeleuchteten räumen  
aus landschaft, die macchia polstert die hänge  
rasen mit frischem fassonschnitt  
die halme gezupft mit der zuckerzange  
hier nun die frage was willst du betonen  
wenn die terrassen unterm sternbild  
des kleeblatts hindurchziehn  
und unser leben sei wie wir es uns denken  
einer sagt *human flourishing*  
ein anderer *oxytocin* manche  
liegen auf sofas hören musik  
singen verstreute bücher papiere  
jemand trinkt wein  
bald aber müssen wir reisen  
versorgt mit italienischen brocken die man uns  
(den hyperboräischen hunden) hinwirft  
während auf dem tisch der sprache  
die silbernen löffel ruhn



## L'embarquement pour Cythère

1.

un bienfaiteur  
un seul pour cet immense été  
au terme duquel nous voici  
regardant la mer  
intranquille se clairsemer de rides  
pas même contrariés par un ciel couvert  
(dans le sens de « brouillé »)  
nous vivons dans des espaces de paysages  
totalement éclairés le maquis capitonne les versants  
pelouse fraîche coupe mode  
brins retirés à la pince à sucre  
va savoir ce que tu veux mettre en relief  
quand les terrasses passent sous  
la constellation de la feuille de trèfle  
et notre vie serait la vie qu'on se projette  
l'un dit *human flourishing*  
un autre *oxytocin* d'autres encore  
écoutent de la musique allongés sur des canapés  
chantent livres dispersés papiers  
quelqu'un boit du vin  
bientôt déjà il nous faudra voyager  
munis des bribes d'italien que l'on  
nous jette (à nous les chiens hyperboréens)  
alors que sur la table de la parole  
les cuillères argentées reposent

2.

kurz vor untergang des abendlands  
(wer berechnet seine stille)  
gefällt es den lagunen zu blauen als ob sie  
zum himmel hinausstürzen wollten  
was wir ignorieren wie sie uns ignorieren  
in der farbe von zimt bauschen portieren  
zu kleinsten intervallen der sängerin  
deren augen glänzen wie die auffällig edlen schuhe  
der italienischen männer oder jener knutschfleck  
am hals der ragazza die gerade den brief einwirft  
am markt von capoliveri  
während das verlorenene profil  
eines soldatenkaiser im gesicht  
des eisverkäufers erscheint  
(sein *cioccolata* hat die cremige qualität  
gewisser sätze d'annunzios)  
in den augen der welt wären das alles beweis  
für das was sie nicht sind die wahrheit nämlich  
in verschiedenen graden der prächtigkeit  
für das desaströse am frieden

2.

peu avant le déclin de l'occident  
(mais qui donc calcule son silence)  
les lagunes aiment se muer en bleu comme si  
elles voulaient se précipiter vers le ciel  
ce que nous ignorons comme elles nous ignorent  
des tentures couleur cannelle qui gonflent  
aux moindres intervalles de la chanteuse  
dont les yeux brillent comme les chaussures chics et clinquantes  
des italiens ou le suçon  
dans le cou de la ragazza mettant une lettre à la poste  
sur la place du marché des *capoliveri*  
pendant que le profil perdu  
d'un empereur soldat apparaît  
sur le visage du vendeur de glace  
(sa *cioccolata* a la qualité crème  
de certaines phrases de d'annunzio)  
aux yeux du monde tout cela donnerait des preuves  
de ce qu'elles ne sont pas c'est à dire la vérité  
aux différents échelons de la splendeur  
pour ce qu'il y a de désastre dans la paix

5.

wie war das bitte?  
bienenstöcke braucht die wissenschaft?  
seht her, wir leben  
mit sandsäcken im fenster, unter  
moskitonetzen, beglückt  
von der klassischen pinie des plinius, ihrem  
vorhanden-gewesen-sein, daturen  
gelöscht doch nicht vergessen  
gläser und gräser halb zugedeckt  
brutto für netto auch sie  
hier im haus gibt es schlüssel mit steinen  
mit mineralien, wer wohnt im quarz, wer  
spielt mit begriffen, wer probt die vier weine  
der insel (sie senden saubere signale)  
warm sind die nächte und funkeln wie broschen  
unterwegs engel mit ipod  
leuchten bläulich im dunkel

5.

pardon répétez voir un peu ?  
plus de ruches pour la science ?  
voyez donc, nous vivons  
avec des sacs de sable plein nos fenêtres, sous  
des moustiquaires, ravis  
par le pin classique de pline, son  
avoir-été-là, datations  
effacées pas oubliées pour autant  
verres et herbes à demi recouverts  
brut pour net eux aussi  
dans cette maison il y a des clefs avec des pierres  
des minéraux, qui habite dans le quartz, qui  
joue avec des concepts, qui déguste les quatre vins  
de l'île (ils émettent des messages clairs et nets)  
les nuits sont chaudes et scintillent comme des broches  
en route, des anges avec ipod  
lueurs bleues dans l'obscurité

6.

endlich das konto auffüllen  
mit horizont  
beim joggen morgens ein blick in die buchten  
ihr codiertes gelände, leerer strand  
mit brandungslinien der nacht  
die natur setzt die berge wieder in stand  
die früher versehrten:  
erze baute man ab, erzengel  
daher die loren, läden mit flügeln  
mit steinen, gewändern  
feinsten toskanischen tuchen  
daher die interdependenzen von  
in pinienhängen vergrabenen villen  
und verlassenenen schächten  
ins innre des magnetischen bergs  
wo die kompassnadel sich dreht und dreht  
von den ausgewanderten  
zu den eingewanderten  
unten die feuchte der flöze  
drüber eukalyptus mit dem geruch  
alter apotheken und erinnerungen  
an halsweh, pinienadern pulsieren  
scheinrosen hängen fröhlich ins bild

6.

pouvoir enfin approvisionner le compte  
d'horizons  
jogging matinal, coup d'oeil sur les criques  
leur terrain codé, plage vide  
lignes de la nuit déferlante  
la nature remet en état les montagnes  
autrefois mutilées :  
le minerai était exploité, mine d'ange  
de là les wagonnets, ailes dans les boutiques  
avec pierres, robes  
d'une étoffe toscane des plus raffinées  
de là les interdépendances entre  
des villas enfouies sous des coteaux de pins  
et des puits à l'abandon  
au fin fond de la montagne magnétique  
où tourne l'aiguille du compas tourne  
des émigrés aux immigrés  
au-dessous l'humidité des filons  
au-dessus l'eucalyptus avec une odeur  
de vieille pharmacie et de souvenirs  
de maux de gorge, veines de pin qui palpitent  
au bord de l'image des pivoinés s'interposent gaiement

*(Traduit de l'allemand par Aurélie Maurin)*

## willingsbury

felsberg. wabern. borken.

hopkins auf reisen: „ginster bey  
treysa“, orthografisch be  
hutsam einbalsamiert, titel wie  
körnungen/krönungen,  
kippt flammhalb gegen

windräder. raps. rüben

endlich im haupt  
programm: einmal  
sich einmaln (das auge wühlt)  
da wölbt  
was rein

„man muß die farben richt  
ich ausleben“ - „die glocken  
leuchten“ - „rein, gebrockt!“

leg ein weiß drüber oder isabell  
(es stören die gelben nasen)

reintingeln: na  
so krönungen-körn/



## willingsbury

rochers hocher écorces

hopkins en voyage : « les genêts jouxtant  
la treille », orthographiquement pré-  
cieusement embaumé, des titres comme  
granulations / coronations,  
culbute à mi-flamme contre

éoliennes colza chicorée

enfin dans le principal  
programme : à ce point  
on se peint (l'oeil fouille)  
s'enfle  
et aspire

« les couleurs avec é-  
moi à vivre » - « les cloches  
rayonnent » - « crochées, gobées ! »

recouvre cela de blanc ou d'isabelle  
(nez jaunes qui gênent)

bastringuant : ça  
alors  
couronne-égrenn/

## FIN-

*wendet man sich am ufer um von diesem stillen  
meerchen, und blickt landeinwärts in das treiben und  
laufen der jetzigen politik... (jean paul)*

vor helsinki, erste birken in zivil, flug  
texte, polyphone letzte lieder im flüsterjet:  
„du, an ein und derselben leber gelegen...“  
verflogne  
verwesungsmüdigkeit städtischer friedhöfe  
durchlüftet die schwebler & nebler von  
angeblondeten wäldern-nach-stockholm  
(dort noch gate gourmet:  
enteiser-brühe, orangen auf flügel  
gesprüht / kaum ablauf der film)

hinter bergman-land stehenden fußes  
ins kapelli, kleines hafenbecken, eisreste vom  
markfrischtag, festplatten abwärts

dem schnee salutieren, landein: das häuserrot  
(blut-plus-lehm), dazu ein lappengold  
dies vor-dem-fenster-glühn  
des sees päijänne, riedgras-bänke/findlinge/  
flugtexte, als amulett  
umklammert sein tamagotchi das kind, es wächst am ufer dieses  
märchens ins nächste tausendjahr, drückt lachend knöpfe

## FIN-

*que sur la rive on se détourne de cette petite mer au calme  
de fable et qu'on regarde vers les terres le fonctionnement et  
l'agitation de la politique actuelle ... (Jean Paul)*

devant Helsinki les premiers bouleaux en civil  
derniers chants polyphoniques dans l'avion chuchoteur:  
« toi que l'on garde tout contre son foie ... »

envolée

la fatigue du pourrissement des cimetières urbains  
on aère les flotteurs & brumeux des  
forêts blondies vers Stockholm  
(et là encore gate gourmet :  
bouillon de dégivreur, oranges sur l'aile  
en étincelles / le film se déroule avec peine)

derrière le pays-de-Bergman au pied levé  
vers kapelli, petite baie portuaire, restes de glace à la  
halle du Mark bien frais, disques durs à reculons

salut à la neige, vers les terres : le rouge des maisons  
(sang-et-torchis), ainsi que l'or lapon  
ce brasillamment-devant-la-fenêtre  
mer Päijänne, bancs de roseaux / blocs erratiques /  
textes aériens, comme une amulette  
l'enfant serre son tamagotchi, il grandit sur une rive de  
merveille vers le prochain millénaire, presse rieur les boutons

*(Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lasalle)*

## winter tales birds

respighi

auch

so ein name: bloß

wie kühlungsborn vom born handke von hand

es wird zwei uhren heißt's

(wer heißt?)

nimm den mantel, mein fluß

nimm den stock, mein baum

nimm das haus, mein wind

nimm den weg

(...einmal es, war)

auf dem buch liegt der tisch

von lampe hängt decke

die landschaft fährt

der himmel fliegt das flugzeug

der wind weht die bäumer (soso: bäu-mer)

der wind flimmt in den bäumen

die dritte stirn öff

net sich dem aug'

der wind wiegt sich in der möwe:

die schäume rennen über den strand

leinen knallen & knattern

an masten

## Winter Tales Birds

respighi aussi  
quel nom : nu  
comme borne de refroidissement de born handke de main

il va être deux heures dit-on  
(qui dit ?)

prends le  
manteau, ma rivière !  
prends le bâton, mon arbre  
prends la maison, mon vent  
prends le chemin  
(... une fois il, était)

sur le livre repose la table  
à la lampe s'accroche le plafond  
le paysage se déplace le ciel envole l'avion  
le vent souffle les marbres (si, si : mer-arbre)  
le vent scille dans les arbres  
le troisième front ou  
vre son oeil

le vent se berce dans la mouette:

les écumes courent sur la grève  
les cordages crissent et claquent aux mâts  
cliquent et craquent



ces cordes  
presque jusqu'à ce  
que nous allions / jusque  
là-bas

vers le sentier de terre jusqu'  
à la côte abrupte aux aires de rassemblement des canards cygnes  
[ grèbes

(blêmes  
poules palmées?) loin plus loin mais en sens contraire (*presque  
tragique*

*et déforme*, quand tu arrives, ton *visage*)

vers la mer avec son prétendu paradis  
d'oiseaux là où le territoire des soldats du peuple  
s'ouvre, dévore tout défonce les armoires, en  
fonce les fenêtres armoires renversées tôle & pâle  
cuisine / fourneau (de Bohême ?) plaques de fer à des câbles  
arrachés vertige à l'intérieur et retour à l'extérieur au  
bout de la plage où mer, la mer, la tempête  
(dans le sable traces de chenillettes gelées)

semence sale et floconneuse qui projette  
son écume par bourrasques ébréchées  
nous abritant derrière, fuyards, les dunes

(Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lasalle)

## Domizil 2

sie müssen hier unterschreiben:  
cash oder credit  
das ungetane im getanen -  
beine hoch, wirklichkeit kommt!

ich wohne Cattell Street 106  
der postmann liest am liebsten hegel  
are you hans? telefonwerbung per vorname  
was soll ich kaufen, der beantworteter  
beantwortet sich selbst die frage

jetzt ist der weisswein gar im eifach  
die kunstblume am fenster mahnt: *enjoy life*  
in der not frisst der teufel blumen



## Domicile 2

signe ici  
cash ou crédit  
l'imparfait à l'intérieur du parfait  
mets-toi à l'aise, la réalité débarque

j'habite Cattell Street 106  
l'auteur préféré du facteur se nomme hegel  
are you hans ? la pub au téléphone m'appelle par mon prénom  
qu'est-ce que j'achète, le répondeur  
parle tout seul

ici même le vin blanc est au freezer  
les pots de fleurs en plastique au balcon ont écrit *enjoy life*  
faute de grives on mange des fleurs

*(Traduit de l'allemand par B. Bezenberger / C. Calvet)*

## der moment wo meer und haut sich traf

fanden uns auf dem rücken des wals  
später schlägt unruhig der schwanz  
der dogge an den küchentisch

die katze ist auch schon da  
die tödliche blume  
schwankt im fenster  
niemand trocknet den schweiss  
des vertobten nachmittags

rauch der sterne  
krümelt das gesicht  
wo du mich berührst  
war noch keiner  
nicht mal ich

(aus: Michael Speier: *welt/raum/reisen*, Aphaia Verlag, Berlin 2007)

## le moment où mer et peau se sont rencontrés

nous nous trouvions sur le dos de la baleine  
plus tard inquiète la queue des dogues  
se cogne à la table de cuisine

le chat est déjà là lui aussi  
la fleur mortelle  
vacille dans la fenêtre  
personne ne sèche la sueur  
de l'après-midi en rage

la fumée des étoiles  
émiette le visage  
là où tu me touches  
personne n'a été  
même pas moi

*(Traduit de l'allemand par Jean Portante)*

## efeu-liga

unverliebt auf einer bank am *green*  
illuminiert die weite fläche vom april  
studenten spielten wie junge hunde  
im sonnenlicht mit langen schatten, so  
begriff ich ein muster verliert seine form  
löst sich auf wie in der wärme des frühjahrs  
das eis auf den pfützen dann wieder, als sollte  
alles erst kommen, der alte gauner der andersheiten  
auf bräunlichem gras erschien  
der zustand geheimnislos, busse fahren  
nach libanon oder kanaan im kreis ums *green*  
glitten ins gelobte land oder kamen von dort  
mit leuchtschriften, stadtplänen, menü-  
karten, hotelpapieren und päpsten  
an die man sich gewöhnt wie an den  
dunst der gedanken über der kopfstadt  
an die stimme außerhalb des bildes  
die für kurze dauer eins wird  
mit dem allerhöchsten geflunker  
und dem schrei der spielenden

## ligue de lierre

sans amour sur un banc près du *green*  
illuminée l'ample surface d'avril  
des étudiants jouaient comme de jeunes chiens  
dans la lumière du soleil avec des ombres longues, ainsi  
ai-je compris un modèle perd sa forme  
se dissout comme dans la chaleur du printemps  
puis à nouveau le gel sur les flaques, comme si  
tout n'était qu'à venir, le vieux bandit de ce qui est autre  
sur l'herbe brunâtre l'état  
paraissait sans mystère, des bus partaient  
vers le liban ou à canaan en faisant le tour du *green*  
glissaient dans la terre promise où en revenaient  
avec des inscriptions lumineuses, plans de villes, cartes  
de menus, papiers d'hôtels et papas  
auxquels on s'habitue comme à la  
vapeur des pensées sur la ville de tête  
à la voix à l'extérieur de l'image  
qui s'unit pour une courte durée  
aux plus grands bobards  
et au cri de ceux qui jouent

(Traduit de l'allemand par Jean Portante)

## non sequitur

vielleicht der wind vielleicht nichts  
in den tiefen korbstühlen  
dieses sterns  
nun sind wir angekommen  
wo die wildnis begann  
als ob sie gewartet hätte

hineingeboren in jene alte sekte  
ausgerotteter antlitze  
halten wir garantiert durch  
rückzug in geduld und zertrümmerte grüfte  
wie langbeinige fliegen  
aus gold

(aus: *Die Akribie der Zärtlichkeit*, Vacat Verlag, Potsdam 1995)

## non sequitur

peut-être le vent peut-être rien  
dans les profondes chaises en osier  
de cette étoile  
nous voilà arrivés  
là où commençait la région sauvage  
comme si elle avait attendu

nés dans cette vieille secte  
de faces éradiquées  
nous résistons c'est sûr  
retraite dans la patience et les caveaux démolis  
comme des mouches avec de longues pattes  
en or

*(Traduit de l'allemand par Jean Portante)*

## minusberlin

schieb die sonne weg  
sagt sich leicht  
andere sitzen  
in mänteln aus rauch  
dünne stimmen, kaltes  
schlaraffenland  
wenn du den eis  
schrank aufmachst  
fällt licht raus  
delphi zum beispiel  
in weißem neon  
vor der brücke  
zum zoo das ist  
erwartet und alt  
die wörter sind vor dem  
denken danach  
sind in den umrissen  
schlaue engel  
wunderkerzen an den  
schienen

(Aus: *ScherbenSchnitte*, Agora Verlag, Berlin 1999)



## moins berlin

écarte le soleil  
facile à dire  
d'autres sont assis  
dans leurs manteaux de fumée  
voix minces, froid  
pays de cocagne  
si tu ouvres  
le frigo  
de la lumière en tombe  
delphes par exemple  
néon blanc  
devant le pont  
vers le zoo on s'y  
attend et vieux  
les mots sont avant la  
pensée après  
il y a dans les contours  
des anges rusés  
cierges magiques aux  
rails

*(Traduit de l'allemand par Jean Portante)*

## joggen im vondelpark

feinmalerei: januarmorgen mit sprühregen  
aquarien die schuhe, licht-brüche, radlerinnen  
blühen (sehn so vermeer-mädchen aus?), ein gelb  
dem 17. jahrhundert geschuldet, spezieller grünton der die  
hautpartien bestimmt, und das aus lapislazuli gewonnene  
teure ultramarin, sein luxurierender gebrauch, da war noch  
der einigermaßen unbeholfne schal, ihr auftritt  
auf meiner persönlichen altmeister-auktion blieb  
unzugeschlagen, durchsichtig die völlig entlaubten bäume

(aus: *welt / raum / reisen*, Aphaia Verlag, Berlin 2007)

## jogging au parc vondel

peinture fine : matin de janvier avec bruine  
aquariums les chaussures, brisures de lumière, filles à vélo  
qui fleurissent (est-ce à cela que ressemblent les filles de vermeer ?),  
[ un jaune  
dû au 17<sup>e</sup> siècle, tonalité verte spéciale déterminant  
les parties principales, et le bleu outremer si cher  
extrait du lapis-lazuli, son utilisation luxurieuse, et il y avait encore  
l'écharpe un tantinet maladroite, son entrée  
dans ma vente aux enchères personnelle de vieux maîtres est  
[ restée  
sans être adjugée, transparents les arbres entièrement effeuillés

*(Traduit de l'allemand par Jean Portante)*

## wolken

sicher dass das das jahrhundert der wolken ist?  
ihre oberflächen so rätselhaft  
wie ihr taktieren gegen die fliehkräfte  
lockerer wechsel von zeit und möglichkeit  
du siehst sie aus den elendsquartieren  
der *economy class* in vorbeigleitenden zügen  
oder von der *president's lounge* wo man duscht  
und drinks nichts kosten, denkst wolken  
- entstanden, schon verschollen -  
in denen du deine depression badest  
wenn die himmel schließen, wolken  
birnenförmig oder wie mauern  
in scene gesetzt, fraktal oder gutgelaunt  
nicht fixiert aufs fixieren flüchtige  
balance zwischen zerstäubung  
und zentrierung (wie das ich) wie dateien  
die man nicht wiederherstellen kann  
wie die zeit zwischen copy & past

(2012, unveröffentlicht)

## nuages

sûr que c'est ça le siècle des nuages?  
si énigmatiques leurs surfaces  
comme leurs tactiqueries contre les forces centrifuges  
lâche alternance de temps et de possibilité  
tu les vois depuis les bidonvilles  
de *l'economy class* dans des trains qui passent  
ou de la *president's lounge* avec ses douches  
et ses boissons gratuites, tu imagines des nuages  
– à peine formés, déjà disparus –  
dans lesquels tu baignes ta dépression  
quand les ciels ferment, des nuages  
en forme de poires ou mis en scène  
comme des murs, fractals ou de bonne humeur  
pas fixés sur la fixation balance  
volatile entre pulvérisation  
et recentrage (comme le moi) comme des fichiers  
qu'on ne peut pas rétablir  
comme le temps entre copier & coller

*(Traduit de l'allemand par Jean Portante)*



*Marc*

---

*Schroeder*

---

54 : Marc Schroeder

56 : Photographies





---

# Déambulations hivernales

---

## Voyage de photographe

---

Le voyage, dont les présentes photographies témoignent, a été réalisé au cours d'une semaine en Wallonie (entre Namur et Liège), région voisine du pays natal du photographe, le Luxembourg. Le thème du reportage était le voyage même ; documenter le fait « d'être en état de voyage », le déplacement, l'expérience d'une itinérance solitaire. Les images n'ont d'autre sujet que de traduire l'expérience de la déambulation et de caractériser la relation qui existait entre le photographe, en tant que photographe vagabond, et les espaces qu'il traversait.

Né en 1974, Marc Schroeder partage sa vie entre Paris, Luxembourg et Londres. Après une carrière en finance, il décide en 2009 de se dédier à la photographie.



Gare du Nord, Paris



Brasserie, Namur, Belgique



Gare de Namur, Belgique





Canal de la Sambre, Liège, Belgique



















*Luc*

---

*Van den  
Bossche*

---

120 : Luc Van den Bossche

124 : Poèmes





# Luc Van den Bossche

---

Luc Van den Bossche, lycéen âgé de 19 ans, prépare actuellement son diplôme de fin d'études au Lycée Hubert Clément à Esch-sur-Alzette, au Luxembourg, et prévoit d'entamer des études de Lettres à Paris.

Lauréat dans la catégorie jeunes du Prix littéraire national en 2011 avec son recueil *Syzygies*, Luc Van den Bossche se consacre surtout à la poésie.

## Prélude

---

à présent j'habite une chambre sans lampes  
étendant mes bras j'essaye encore le ciel est si près et le sol  
érode comme le début bleu d'un automne précoce  
et je me confonds avec l'aurore jusqu'à ce que le ciel seul pourra  
encore croire en la vie et la nuit et moi  
je choisis ici mon mépris pour moi-même  
et déjà nous avons arrêté de compter les heures s'envolaient dans  
une vague insouciance collées un instant seulement aux murs  
suffisait la pénombre toi tu es un arbre mais ta roche  
n'émergeait guère des flots tremblants agités dansant  
frénétiques sous le regard argenté de ma folie  
et je savais que je perdais les jours à chercher les bémols entre  
les dents de l'habitude braiser l'écume des jours et que nous  
n'avions rien fait de ce que nous aurions pu  
au premier jour je dansais encore au deuxième  
le vent ne se levait plus je me rendais compte que je devenais  
fou puis je te demandais peut-on aimer les insectes  
mais les mots que tu traçais alors dans le sable avaient été  
effacés dans le déluge de l'azur ivre  
au troisième on comprit que personne ne viendrait pour jeter un  
coup d'œil sur le temps cassé pour le passer entre ses phalanges  
et peut-être sauver un moment  
tu constatais alors que l'anxiété du soir était une vertu  
au quatrième je voulais voir terpsichore et je déchirais nos

lettres pour que le vent les pose sur ses murs partout où  
nous étions avant d'oublier  
le soleil et la lune se résumaient en la fleur de ta paume  
au cinquième tu murmurais tu aurais pu être heureux peut-être  
et nous courions plus vite encore et encore à travers la plaine  
où des ruines rappelaient vers le jardin des jours mais dieu  
au sixième  
j'ai peur  
je comprends que l'aube est un brise-lame et que la vie sans  
coupure est partie avec l'habitude au bout de la nuit  
et je pose ma fleur sur sa poitrine noyée dans l'instant jette  
ses regards vers l'océan blanc qui enfin répond aux cris de mes  
pupilles tout aussi vides et blanches  
puis la nuit est là et les fleurs de givre éclosent sous sa lumière  
au dernier jour je dois écrire mais il n'y a pas d'encre sauf le bleu  
crépusculaire qui me rappelle que j'habite une chambre sans  
lampes et que  
désormais je suis seul

## Fugue

la ville s'aplatit et nous attendons  
le soir tombe et le rouge remplit notre espace nos vers sont  
pleins de

fumée bleue de l'heure rien ne part rien ne demeure

samedi nous avons perdu le présent  
mais son écho écrit encore comme une nuit fraîche et claire  
frappant contre nos cœurs cachés sous la fumée  
dans laquelle nous creusons et creusons nos trajectoires ébouées  
et chantons et dansons car bientôt nous mourons mourons sans  
nom sur nos lèvres de

fumée bleu de l'heure rien ne part rien ne demeure

nos verres sont pleins de bleu dont l'écho chante et danse en  
attendant le présent  
que nous avons perdu dans nos tranchées de fumée rouge  
remplies de vérité creuse comme dans la nuit samedi

la plate ville meurt antique

nous attendons et creusons notre écho dans la ville aplatie  
comme le présent  
nous attendons et bientôt le rouge résonne dans nos vers  
remplis de

fumée bleue de l'heure rien ne part rien ne demeure

mes regards ne percent pas la fumée remplissant l'espace  
au-dessus des tranchées antiques  
et je crains d'oublier dans la cadence cardiaque  
résonnant dans mes chants le samedi  
engravé comme une vérité dans mes veines de fumée frappant  
contre le rouge et le bleu attendant  
de s'aplatir comme le présent creusé dans l'écho de mes vers  
perdus et enfin tombés comme mon pouls partant bientôt  
fumée bleue de l'heure rien ne part rien ne demeure

## Sonnet condensé 1

et la mort de tes yeux éclaircis par la vie  
n'a pas plus de trente ans  
une musique sous le sol et l'alcool  
sous tes ongles choisis donc

## Sonnet condensé 2

une nuit veloutée sur tes lèvres d'ivoire  
comme une corde de guitare  
la fumée dans mes veines  
brûle encore et j'ai tord

## Sonnet condensé 3

on se souvient toujours des petits sacrifices  
car la mort est dans l'âme  
et le drame respire  
ce qu'on veut arc-en-feu

## Sonnet condensé 4

les promesses données de courir l'avant-hier  
sans pensée ni tilleul  
rien qu'un vers dans le juin  
qu'on oublie car on vit

## Danse : mer

fleurs de givre syzygie  
la lune cloue aux  
marées sanguines

s'envolent et  
pupille blanche  
cygne volatile

l'oubli passager  
a volé la sainteté  
rouge abstrait étincelle

songe qui tranche la  
vie en instants  
germe de la folie

stérile  
mer chauve se torréfie  
et l'aube

brise-lame sous la pluie  
s'adonne à  
des convulsions grotesques



vagues sans angles  
mortes frémissent  
frénétiques

couleurs sans contours  
s'évanouissent  
en syncopes ensanglantées

tout se résume  
fleurs d'écume  
carpe marem

## Danse : terre

peut-on danser autrement  
qu'au rythme des pies sur l'asphalte  
dans la nuit brisée  
pollution lumineuse et stase  
de l'horizon enflammé

et la pénombre s'effondre  
les trottoirs valsent d'absinthe  
au tact des  
réverbères  
s'efface la ville  
dans la fureur des étoiles

mais les murs restent  
blancs au coeur de minuit  
puis les pas perdent  
leur mélodie et le clair  
pleut bleu sur la plaine  
de béton aube

## Danse : vent

et les synthèses de l'ombre  
dont des doigts  
frénétiques

frôlent la  
caresse crue du  
mégot dans un

verre de cognac  
ambre dormant  
presque mort

sur la nappe  
sans empreinte ces cendres sont  
lumière

le vol de la  
nuit achevé  
vers midi lasse

mots interminables et  
brumes pliables et  
menuets

s'éprennent  
du muscle cardiaque hallu-  
ciné scintillements

distingués adieu adieu  
aux patiences  
malsaines

## Da capo al fine

et toi orphée encore une fois le même vieux jeu  
eurydice suit à travers  
les sphères de chrome aujourd'hui  
ne dessert pas tous les arrêts mutilé  
malgré la chaleur blanche et la procession  
des hommes-silicone tu entends  
son haleine la tienne s'est  
fanée cri doré pervers fleurs  
de plastique encore et encore sonnent dans la  
rivière d'ampoules mortes azur  
avec proverbe sprayé on a  
toujours le choix  
elle porte mille stigmates  
des da capos

## Matinaux

### I

le bout de la nuit est un arbre schématique  
nous avons traversé tout l'été le long de ses racines qui nous  
ensevelirent comme des gammes lumineuses  
nous avons perdu la vérité des notes  
en cours de route nous vîmes la campagne et voulurent rester  
pour toujours sous le soleil de paille et l'air dur et clair des  
coquelicots dansants pour un ciel large et vide  
ses branches étaient le fil rouge de notre voyage  
un jour tu le prenais et essayais de te pendre pour te dissoudre  
dans ses feuilles et pouvoir sentir la mer contre ta gorge là-haut  
les douze cent kilomètres de distance grandissaient chaque jour  
que je cueillais et collais sur nos ailes de soleil et d'air nous  
aurons pu voler auparavant  
mais alors elles étaient déjà trop lourdes de sueur et de nuit et  
puis le chemin n'était plus la distance mais la musique

### II

et le pain quotidien s'est réduit à des cendres  
il n'y a plus de blé sur la mer qui appelle à toute heure un azur  
qu'elle n'a jamais connu  
elle chante encore tu ouvres la fenêtre une poignée de cendres  
engendre une pluie de passé sur le crépuscule transportant les  
souvenirs vers leur four crématoire  
tu penses à la nuit tu ne dis que soir

mais on ne dit plus soir parce que les feux le long des rues dont  
nous avons oublié le nom à force de les parcourir durant toute la  
nuit brûlent jusqu'à l'aube  
tu rentres dans la pièce défectueuse au plafond blanc plus blanc que  
la mie du jour mais tu n'a plus de pain  
et tes doigts cupides s'enfoncent doucement dans la soie de ta  
peur lisse et moite et tressaillent jusqu'à l'aube

### III

au clair de lune on voit croître les cheveux qui vont et viennent  
comme les marées  
à la nouvelle lune la mer est toujours chauve  
puis l'écume qui bat les grèves inondées par la nuit qui s'est  
étalée comme une mappemonde dont je rêve pendant le jour  
est le seul bruit qui me parvient du large comme le chant d'un  
phare animant la danse statique des ombres sur le frigo  
toute la mer est enfermée dans ma tasse de thé que je tiens dans  
ma main en fixant du regard le point vers où tu es partie  
et déjà je ne me souviens presque plus des champs terrestres  
maintenant que tu te tais et ma rétine se confond avec l'horizon  
et j'attends jusqu'à la pleine lune qui se vêt de la mer sale et  
enlève d'un coup toutes ses mèches pour me montrer son crâne  
presque translucide  
et il n'y a pas de tilleuls ici je partirai avec l'écume ou ton  
dernier cheveu

## Les heures monnayées

et enfin c'est ainsi là au sous-sol du fleuve  
où la cacophonie quotidienne se tait  
les heures monnayées deviennent mots mort-nés  
et enfin c'est ainsi là au sous-sol du fleuve

où la cacophonie quotidienne se tait  
je pensais *serdce pozabylo* miroir  
aveugle et la fumée qui lèche les vitrines  
où la cacophonie quotidienne se tait

les heures monnayées deviennent mots mort-nés  
qui annoncent la saison où les cœurs s'éprennent  
les pensées sauvages jouent la fin de partie  
les heures monnayées deviennent mots mort-nés



## Salāt

l'après-midi damassée  
fond sur les spires  
de fer-blanc rêves  
défaussés châteaux de  
tarot et dents rouillées

la lune géronte gît  
égorgée  
dans la boue couverte  
de mouches éclot  
une pensée tricolore

pupille christ est mort  
pupille vingt-première  
allons voir  
le méthanal  
stigmates  
torréfiées

et la tonnerre parlait longtemps  
*ortograf fonetik*  
les mannequins chromés écoutaient  
toute la soirée et  
acquiesçaient

autant vaut s'asseoir ici  
et écrire  
et se demander si le temps passe  
et si  
on ne serait pas heureux

## De profundis

noires noire raison  
il traverse la neige

asphyxiant Seigneur  
vers toi  
poussière rouge neige

qui tombe comme une  
cage qui tombe un fauve  
désolé

un cri haletant  
étouffé sous le déluge  
de vide Seigneur

la croix brûle  
sous les draps des veines  
éclosent

pourquoi le fleuve  
est blanc  
il noie l'ouroboros

mon cri est un silence  
aux creux  
des méandres enneigés

*de profundis clamavi*  
à travers le ciel  
l'abîme blanc

une ivresse  
doux désespoir  
tout crie je me tais

## Syzygies

### I

l'anxiété flotte au-dessus du *bach*  
où les égouts nocturnes finissent en ponts je renouvelle la nuit  
couverte de regards comme des danses bleues dans des lieux  
sans yeux  
au sous-sol vide qui frémit sous la douceur sourde de *bach* qui  
remplit le vide mon ombre laisse sur le mur muet mon âme qui  
s'efface dans la chaleur vierge du moment  
je tremble encore trois instants et *labai lamingas*  
les mots exhalés soupirent encore et tressaillent comme une  
ombre lumineuse qui vole les initiales engravées dans l'or mince  
des babioles  
je monte et la nuit descendante a des cheveux noirs  
mes bras s'ouvrent la symphonia s'apprête à voler et chantent  
comme un cygne mourant pour la première fois sans tuberculose  
ou symbolisme seulement moi

## II

et maintenant je sais que je devrais construire une rivière  
je travaillerai trois jours d'été sans cesse au sous-sol d'une HLM  
qui n'a pas d'adresse et qui s'évanouit sur l'horizon comme une  
larme tombée dans l'océan  
or il n'y a pas d'eau dans l'asphalte  
ah sous l'ivresse ma rivière n'a pas de voix pour des litanies  
qu'elle porterait telles des didascalies jusqu'aux crêtes peintes  
d'huile et de craie mécanique  
après trois jours j'ai oublié mon enfance  
maudite rivière trois fois maudite qui n'est que fureur et  
tremblement fureur et tremblement artificiels et rêves  
*oh my enemy do i terrify ?*  
le quatrième jour n'a pas d'aube je trace des lignes sanglantes  
dans la chair de ma rivière comme un fou y inscris des  
alexandrins et ne me rends pas compte qu'elle rêve de roseaux  
et du rire des enfants sous le bon soleil noir

## III

il n'y a plus d'ombre dans sa chambre miroitée  
elle tisse tisse l'aurore infiniment multipliée dans ses cheveux  
noirs qui peignent de la fumée sur la nuit  
les ombres qui arpentent sa rue noire et blanche comme  
la ténèbre néon condensée sur la vitre brisée par les parfum  
de juin  
les ombres que ses miroirs ne voient pas et qui hantent les  
sanglots enfermés dans son carnet à couverture noire et blanche  
elle traverse ces ombres et l'air est dur  
et tisse tisse la lumière de mégots qui luisent comme des  
arcs-en-ciel qu'elle n'a pas vu pour si longtemps qu'elle éclot  
sous l'auréole du réverbère comme une pensée ébouée  
et les vêpres dans ses cheveux ont mille couleurs

## IV

on loge bien au septième  
ce jour-là je monte jusqu'à l'avant dernière marche et frappe à  
la lumière qui s'ouvre comme une marée embrasée par la lune  
qu'on ne voit pas ici où le ciel est un labyrinthe de béton et  
quand même vivant  
on joue ici une octave au lieu des terces  
les feux rampants s'érigent comme cette HLM incandescente au  
bord de la plaine oubliée déchirant le crépuscule bleu  
deux matins sans nuit dans une ville étrangère j'ordre un café  
et dessine sur la nappe carrée rouge et blanche ce que je croyais  
comme une grande roque  
je ne distingue qu'à peine l'oiseau écrasé sur la route  
et je ferme les yeux fatigués de ne rien voir sauf les confins de  
la ville esquissée comme les silhouettes d'un poisson tandis que  
déjà la neige phosphorescente chante comme une fièvre blanche



## V

au beau milieu de la nuit je bois un peu d'*abgestandenes Wasser*  
et oublie de dormir  
*andreevsky* est si étroit que crache ma nausée amère qui brûle  
ma gorge et ferme mes yeux effacent les mouches collées au mur  
orange n'existe que tous les deux coups de cœur  
j'ai tant lu que je ne peux plus parler  
c'est beau de ne pas penser surtout quand le plafond brûle  
et toutes les pages sont grises et elle est malade déjà un jour  
phosphorescent et la neige  
le jour viendra où je partirai sans nuit parce qu'on ne voit plus  
l'horizon et la distance est presque morte même si le coucher  
du soleil était un phénix tout serait inutile parce qu'on oublie  
trop vite  
et je pars et le monde se tait et j'ai peur de ne jamais retourner



*Edoardo*

---

*Sanguineti*

---

74 : Edoardo Sanguineti *\_par Jean Portante*

78 : Novissimum Testamentum  
*\_Traduit de l'italien par Jean Portante*



---

# Edoardo Sanguineti (1930-2010)

---

par Jean Portante

---

Poète-fondateur du «Gruppo 63», figure emblématique des *Novissimi*, Edoardo Sanguineti incarne ce qu'en Italie on a désigné sous le nom de «néo-avant-garde». Il s'agissait, dès la fin des années 50, d'assener un grand coup de massue à la tradition, en déboulonnant l'establishment culturel dominé par le néo-réalisme ou les Pasolini, Moravia et autres Calvino, en dérégulant syntaxe, sémantique et flous partis-pris idéologiques, en dissolvant le langage en tant que manifestation d'une culture bourgeoise en crise rampante.

Certes, Sanguineti n'était pas seul. Il y avait à ses côtés des intellectuels comme Umberto Eco, des musiciens comme Luciano Berio avec lequel il a beaucoup collaboré, ainsi que toute une flopée de poètes – Nanni Balestrini, Corrado Costa, Alfredo Giuliani, Giulia Niccolai, Elio Pagliarini, Antonio Porta, Adriano Spatola, Patrizia Vicinelli, Amelia Rosselli, etc. – prêts à en découdre avec le passé. Mais en tant que forgeron de pensée et de praxis d'un langage nouveau, construit sur la liquéfaction de l'idéologie dominante, il a su, tout au long de son œuvre, décarcasser, désosser le mieux la langue pour l'introduire dans un jeu de dérision, d'ironie, de distanciation du sujet, de destruction de toute idée de sublime poétique et de revendication d'un engagement politique résolument marxiste.

Ceci sous les formes les plus diverses, quotidiennes et triviales la plupart du temps, cartes postales ou impressions de voyage souvent, sans jamais se détacher de l'érudition la plus pointue permettant à la fois la relecture et le travestissement des classiques, Catulle, Dante, Pascoli et les autres, ainsi que l'intrusion d'une imagination du quotidien passée par le tamis d'une langue éclatée, parlée, fragmentée, abstraite et concrète à la fois, presque automatique aussi, ludique à outrance, comme générée par elle-même. Cela a permis à Sanguineti de jouer au chat et à la souris avec les rythmes, les rimes et les sonorités traditionnels, pour dessiner, en fin de compte, une géographie de la dérision de l'intime, un auto-portrait d'intellectuel évoluant, tel un diariste méticuleux, à tâtons dans le labyrinthe de son temps, se moquant de toute loi pour tenter de capter la fragmentation et la réification ambiantes.

*Novissimum testamentum* qui date de la fin de 1982 fait figure à la fois d'enterrement intime et de funérailles de l'illusion avant-gardienne prise dans le reflux de sa radicalité censée bouleverser le monde et qui, dès la fin des années 70, avait tendance à devenir tradition révolutionnaire ou, comme le disait Sanguineti, l'avant-garde faite art de musée. Tout comme le «Gruppo 63» avait prévu, conçu et mis en pratique sa propre dissolution, Sanguineti dissout ici, non sa volonté d'explorer de nouvelles failles offertes par le langage, mais l'idée-même d'une avant-garde durable qui, par définition, ne peut que muer en institution freinant l'essor du renouveau. Devenu ainsi dérision de lui-même, le langage entièrement décomplexifié et tout en ayant la mémoire de son oubli, devient sublime rempart contre le prêt-à-parler et le prêt-à-penser qui, dans la mort annoncée mais pas encore consommée de l'idéologie bourgeoise, ne consentent toujours pas à lâcher prise.



# Novissimum Testamentum

---

(octobre-novembre 1982)

---

En l'an mil neuf cent et quatre-vingt deux,  
au début du mois de novembre,  
dupés les saints, et dupés aussi les morts,  
entre dix-sept heures et dix-huit,  
en ce septième jour qui est un dimanche,  
moi ici présent et soussigné, à Côme,  
dans les locaux du collège Foscolo,  
au quatre-vingt-dix-neuf de la rue Borgo Vico,

je déclare publiquement et certifie  
qu'à jamais je renonce à l'univers :  
témoignez pour moi pendant une heure,  
et pendant une heure, comme moi, veillez :  
si aujourd'hui je ferme démonte largue décroche,  
et jette l'éponge, fais le point, de fond en comble,  
ce sera, parce que j'ai de bien bonnes raisons,  
que toutes ici je ne viens pas vous conter :

considérez que nous sommes en automne  
et le jour s'en va, alors que la nuit arrive :  
à m'écouter personne n'y gagne,  
si personne ne s'en sort, qu'y a-t-il, la morale :  
toute votre ouïe donnez-la moi, messieurs,



et surtout vers moi, ouvrez grand les yeux :  
si c'est ici pour soi qu'on plante la vie et le monde,  
il est juste de croire qu'à perdre il n'y a que peu :

puis, souvenez-vous qu'arrive Martin,  
que vient l'été qui me vient et me touche :  
j'y ai été debout, moi ici sur cette Terre,  
un petit espace à moi j'y ai occupé :  
un plus petit encore, à peine déménagé,  
je prendrai pour moi, couché allongé :  
il y en a un en bas, et un autre marche dessus,  
ou plutôt il y saute, au-dessus de la cave :

je suis ici à me faire mon testament, exprès,  
mais vous, pour vous, ne vous attendez à rien,  
si ma vie privée je la soigne en public,  
si sur les toits je crie mes envies,  
si vivent encore les cœurs gentils,  
ce serait bien mieux qu'ils me laissent tranquilles :  
il fait bien, celui qui se méfie, de se méfier :  
et moi je suis là pour me méfier moi aussi :

y trouve sa dignité également la bête  
qui souffre et crie, peut-être, et ne parle :  
quand on se défoule de la sorte,  
simplement la bête est indécente :  
malheur vrai est la bête qui parle,  
et malheur, aussi, si elle écoute, est la bête :  
et à vous mesdames, malheureuses bêtes,  
je crie, criant, forcément, des paroles :

je n'ai pas de regrets, ni des récriminations :  
espoirs, pour moi, je n'en ai jamais nourris,

de mes peurs il n'y a en moi aucune peur,  
ça me donne courage que rien ne renaisse :  
après la cinquantaine, quand tu te sens bien,  
si ça n'arrive pas avant, c'est que tu disparais :  
j'ai consumé tant de calendriers,  
je sens que j'arrive aux calendes grecques :

à ma veuve je ne laisserai rien :  
je commence ainsi, je le dis franchement :  
rien non plus à mes pauvres orphelins,  
il y a là trois mâles, et la femelle est une :  
qui a déjà profité du père et du mari,  
de ces temps-là, aura eu ce qui lui suffit :  
et puisque j'ai fait ce que je devais,  
comme on dit, je m'en vais en paix :

certes à la fillette abandonnée,  
avec quelque dot, il faut y penser :  
j'ajoute que si pour un mâle on s'arrange,  
pour trois ce n'est pas moi qui me dérange :  
mais la petite, il faut bien la caser,  
et à plus tard je ne peux pas le reporter :  
vrai est qu'elle y trouve son bien extradotal :  
d'un tel bien à présent je voudrais parler :

j'en viens alors, messieurs, à déclarer :  
quelle richesse peut lui être administrée :  
puisque c'est sa ressource paraphernale,  
ça lui revient en régime personnel :  
son patrimoine, et j'espère ne pas me tromper,  
sera, pour elle, sa beauté infernale :  
Hélène adultère, et Ève adulte née,  
ne sont mortes de faim, il me semble, jamais :

ma chouchoute à moi, la tant chouchoutée,  
que j'ai engendrée avec mon épouse,  
pourvu qu'elle continue comme elle a commencé,  
ne finira pas, pour moi, je crois, dans la bouse :  
tant elle est gentille, et tant elle semble honnête,  
que pour elle la vie sera toujours une fête :  
si, fraîchement mort, elle viendra me bercer,  
joyeux comme tout je cours vers Morphée :

mais à ma femme, je le dis, que c'est l'heure :  
prends pour toi un homme qui ma place prenne :  
il n'existe rien qui soit irremplaçable,  
et ici-bas nous sommes des pièces de rechange,  
ici qui y naît, en série est fabriqué,  
et l'amour est une chaîne de montage :  
d'abord on baise, puis vient l'accouchement :  
dit la prudence : ne rien jeter :

et rare est celui qui à rien ne sert,  
un homme est un art qui sait comment l'exploiter :  
et les uns naissent Solon et les autres Xerxès,  
et ainsi, justement, l'un blanc et l'autre noir :  
l'un fait le pain, et un autre le mange,  
l'un s'agenouille, et un autre commande :  
ici est bien dit, que l'escalier fait le monde :  
tu trouves qui descend, c'est un autre qui monte :

mais une chose je la lui laisse à cette femme  
que j'ai rencontrée en cinquante et trois,  
et en cinquante et quatre que j'ai épousée,  
et puis tous les détails que j'y ajoute  
les années des accouchements dont j'ai déjà parlé,  
cinquante et cinq, puis cinquante et huit,

soixante et deux, puis soixante et trois,  
qui ont été nos meilleures années :

a cette chère femme, donc mienne,  
qui, dans son nom déjà, lumière me signifie,  
et qui, en fait, mes jours a illuminés,  
moi qui me perds, entre-temps, dans ma nuit noire,  
quand même je lui laisse, en souvenir de moi,  
une chose plus légère que le givre,  
plus vaine encore que la toile d'araignée,  
plus néant que, dans une eau, le trou :

je dis que je lui laisse des mots d'amour :  
je dis ceux que j'ai écrits et que je n'ai pas écrits,  
je dis ceux que j'ai dits et que je n'ai pas dits,  
ceux pensés et ceux pas pensés,  
mais que, si j'y pense, cependant, j'y pensais :  
quand j'aurai langue de cendre et de poussière,  
avec quatre vers de terre pour cordes vocales,  
elle pourra en faire, elle, son réconfort :

quand est fini chaque geste d'amour,  
après les baisers et les caresseries,  
et après les étreintes et les enlacieries  
et puis, après les serreries et les lècheries,  
et puis encore les suceries et les pomperies,  
après les felleries et après les irrumateries,  
et, dans toutes poses, après toutes les baiseries,  
et, finalement, après toutes les orgasmeries,

ainsi avec homme, en ainsi aussi avec femme,  
ainsi avec d'autres, et ainsi aussi avec moi,  
dans ce souffle qui encore arrive à souffler,

si un souffle souffle, ils est souffle de paroles :  
et ainsi l'amour finit en romance,  
et se termine en chanson et en cantilène :  
amour meurt en strambotto et en respect,  
expire en ritournelle, en élégie, en sonnet :

et pour les amis, inutile que je dise,  
que tant, entre-temps, je ne les ai pas rencontrés :  
avec l'un ou l'autre je suis allé à table,  
et un peu avec l'un ou l'autre, au lit, encore :  
mais que je les compte, ne m'avance à rien,  
femelles et mâles, qui dans le temps se perdent :  
s'il y en a eu trop, d'un point de vue,  
d'un autre peut-être, trop peu il y en a eu :

quand asséché est le dernier verre,  
et qu'on s'est envoyé ensuite le dernier coup,  
chacun a ramassé ses ossements,  
et chacun est parti sur son chemin :  
qui sous le soleil, et qui sous la lune,  
qui coupant à droite, et qui tournant à gauche :  
sentiers et routes, en est pleine la Terre,  
débouchent tous dans la même fosse toujours :

je laisse, à qui reste, des aurores boréales,  
et rois des souris, et femmelettes barbues :  
je laisse des chevaux de Phrysie et de Troie,  
la Juve, les virus, l'Otan, les virgules :  
et je laisse aussi loteries et auberges,  
rébus, rosaires, ouvre-boîtes et boîtes,  
disques d'Ellington, films avec la Vlady,  
diminutifs, tanches, vendredis :

après moi, viendront les nouveaux Adams,  
avec des ichtyosaures, et minotaures, et laures,  
et avec des minoëns, des martiens, et jésuites :  
et de nouvelles expositions universelles,  
joutes mondiales, guerres nucléaires,  
et empires d'Occident, et mahométans :  
après moi, le déluge, et les balles,  
et les familles, les chaussures, les toupies :

notre monde est un grand magasin,  
et pour en faire ici le catalogue complet,  
et raisonné, et illustré, et mis à jour,  
avec tous les prix, en gros et au détail,  
une heure est courte, et une vie très courte :  
et maintenant que je donne un coup de pied à tout,  
même les dromadaires je ne veux les sponsoriser,  
ni les bois tendres, les roues, les rotules :

moi, jour après jour, pendant un demi-siècle,  
errant, à pas tardifs, dans tous les sens,  
j'ai fait le tour de tous les rayons :  
pendant les années fastes, j'ai vécu de soldes :  
ce que j'ai eu, j'y ai eu droit au rabais,  
une autre remise on ne me l'a pas admise :  
ici, si se flaire à peine une juste affaire,  
de toutes parts: on ferme, c'est un calvaire :

et vous, si vous y regardez, vous y voyez :  
celle qui pousse vers l'issue, c'est la vie :  
rigide beaucoup est l'horaire de fermeture,  
et mon temps, pour moi, ce temps est périmé :  
qui a donné a donné, mais qui a reçu a reçu  
et mon temps, pour moi, ce temps est perdu :

et seul, et les mains vides, et lentement  
je m'en vais, désormais, puisque m'attend mon néant :

messieurs, dans ce grand bazar qui est le nôtre,  
le vers juste est le vers à l'envers :  
je confesse donc que dans ce bordel  
il y a, en secret, un ordre divin :  
la providence qui tant s'arrange,  
sera de pierre, mais est philosophale :  
et dedans il y aura tant de philosophie,  
qu'elle nous donne, à l'envers, l'alchimie :

changer la boue en or n'est rien,  
tout est que l'or en tout se transforme :  
substance est l'or et tout le reste n'est rien :  
si un rien existe, un rien est d'accident :  
moi avec mes yeux que voici, j'ai vu l'or  
devenir tonneau, et bouton, et bucentaure :  
devenir partie double, et double menton,  
service double, et double testament :

ainsi, en vous quittant, je lègue à qui le veut  
les trirègues, les squelettes, les phoques,  
les violoncelles, les pipes, les œilletons,  
les bibles, les varices, les tremblements de mer :  
je lègue les Açores, je lègue les grammaires,  
les séances de spiritisme, les pièges,  
les motocross, les chasseurs alpins, les aspirines,  
les supergirls, les cacas, les vitrines :

mais je ne vous quitte pas avant que je ne mime,  
ce dicton diabolique, en tordue rime :  
j'ai vu vingt et quatre jambes pousser,

dans six étalons, à un gribouillis d'estropié :  
pour de l'or, un rire devenir un gémir,  
pour de l'or, une horrible orque devenir hier,  
Vénus, et devenir paradis un cimetière,  
et soufflet un sifflet, et le faux devenir vrai :

je peux remplir des pages sans fin,  
avec l'inventaire de tels miracles,  
mais prodiges ainsi faits, par cœur,  
entassés étroits dans les livres d'histoire,  
qui les cherche, les y peut apprendre,  
de rien ne sert que je me mette à vous les vendre,  
et ici le temps se rue, ou plutôt il se tasse,  
et mon cœur est en miettes, et ma chair est lasse :

je dirai, messieurs, de mon corps à présent,  
à recycler, je n'y trouve rien :  
pèsent les pieds, et vide m'est la tête,  
d'autres parties, par précaution je n'en parle :  
s'il y avait au moins la banque bite,  
et s'il y avait le dépôt testicules,  
je serais là à me faire ma queue, et en avant,  
silencieux et tranquille, et payer comptant :

la vie nous consume, elle est comme une eau  
arrondissant pour elle les plus carrées des pierres,  
c'est ainsi qu'elle nous ronge mord dépouille et pompe  
et déshabille et pèle et suce, et nous estompe,  
nous, l'homme vivant, qui devient pâte brisée :  
qui fond, comme un glaçon, quand il est chauffé,  
elle dissout muscles et nerfs dans de la triste colle,  
pendant qu'elle nous saigne bulle après bulle :



regardez dans mes yeux, qu'un voile voile.  
brouillard presque bave sur une toile :  
regardez vers mon pouls, qui tremble si fort,  
hamster presque ou anchois, en laisse ou en cage :  
sur ma peau, serran écriture tenace,  
le temps a gravé avec son aiguille rapace,  
en long et en large, de haut en bas, en rage et en nage,  
sa petite signature si nette et maudite :

mais comment heures jours et mois et années,  
avec de subtiles maximes et des tatouages ornés,  
m'ont repeint l'épiderme fatigué,  
le lise qui le veut, sur son corps, ici-même :  
ce qui dans une ride lointaine se cache,  
se déchiffre avec des miroirs et des lentilles :  
où était en fleur un grain de beauté, rit un crâne :  
tu vois, dissous dans des plaies, et des lis et des roses :

mais s'il y a une fille illettrée,  
devant moi, la belle analphabète,  
qui ne sait pas les signes que le soleil a signés,  
faisant tourner, en quelques tours, sa planète,  
sur les membres mous par lesquels elle respire,  
et cherche, à cette douce énigme, une clé,  
qu'elle m'ouvre seulement, de son livre, les pages,  
et le moindre repli en elle je décrypte :

du crépuscule à l'aurore, et je ne demande pas plus,  
je traduirai fidèlement un tel texte,  
dépliant la chair dans chaque pliure,  
et dénouant chaque nœud qui résiste :  
un écho je ferai, avec ma lente langue,  
et chaque lettre, et syllabe, et vocable :

si dans une main un destin s'ébauche,  
tu vois la vie, dans un corps, entière :

mais maintenant je parle d'amour malade,  
et je dis : amour est pire que la peste,  
pire que fièvre et lèpre en lasses lèvres :  
je veux la malaria, avant, et l'hydropisie,  
asthme avec asthénie, avec astasie,  
hémorragie avec atrophie et aphasie :  
et avant je veux vomis et diarrhée,  
et marasme amential, en courtoisie :

amour et écoulement vont en compagnie,  
scrotum avec cœur sautille en folie :  
bal de la mort déjà s'attache à la vulve,  
mouvement initial et morsure de vagin :  
utérus en liaison y est déjà tombe profonde,  
y est déjà trouble tumeur pénis raide :  
et dresse, en méridiane, la verge dure,  
vers le nombril de la nuit onscure :

adieu l'amour, alors, et toute chose,  
qu'amour mord, engloutit et avale,  
et mâche et ensalive et déglutit :  
aisni les épines, adieu, comme les roses :  
adieu les photos, et les mammelles, et les couchoirs,  
les kamasutras, les accouchements, les mouchoirs :  
adieu là-bas les collines qui des eaux surgissent,  
et adieu là-bas les eaux qui des collines jaillissent :

mais à l'envers renversé est le monde.  
et c'est là une chose plus haut déclarée :  
et comme j'en arrive au dénouement,

je renverse également ce testament :  
et comme ici je parle pour parler,  
je dis pour dire, je chante pour chanter,  
tester je teste, non pour tromper,  
je suis ici pour avoir, pas pour donner :

je ne dis pas avoir de la peine, ni compassion,  
pitié, affliction, ni commisération,  
miséricorde avec apitoiement,  
avec condoléances, avec contrition,  
je ne dis pas avoir tourment, ni chagrinerie,  
tristesse, angoisse, deuil, pleurs, soucis :  
ni régal et exultation, en bonne foi,  
parce que seul celui qui meurt se revoit :

prince juste, je crie fort, alors,  
guerre pas faire, pas faire bataille,  
ni la bombe A, ni la N, ni la H,  
qui ainsi va, comme la hache hache :  
je crie paix de jours et de semaines :  
paix perpétuelle ne vas pas la chercher :  
paix qui dure peu, on peut y penser :  
paix éternelle, je sais en moi la trouver :

ici arrive à sa fin mon encre, messieurs,  
et s'éteint peu à peu ma voix,  
je la coupe donc, ici, ma rengaine,  
puisque de toute manière, le soir se ramène :  
nulle autre chose pour aujourd'hui, je ne dis ni n'écris,  
maigre legs vous avez trouvé,  
mais maigre est l'homme qui l'a laissé :  
congé je prends, plus mort que vivant.



*Peter*

---

*Stamm*

---

120 : Peter Stamm

124 : aus einem Manuskript



## Peter Stamm

---

Peter Stamm, \* 1963, lebt seit 1990 als freier Autor und Journalist in Winterthur (CH). Sein erster Roman „Agnes“ erschien 1998 und wurde vom Lesepublikum und der Kritik mit Begeisterung aufgenommen. Seither hat sich Peter Stamm durch zahlreiche Bände mit Erzählungen (zuletzt „Seerücken“, S. Fischer, Frankfurt am Main 2011) sowie weitere drei Romane (zuletzt „Sieben Jahre“, dito) den Ruf eines Meisters der Zwischentöne erworben. Im Mai 2011 gastierte Peter Stamm als „author in residence“ in der Kulturfabrik in Esch/Alzette. Der folgende Beitrag ist unveröffentlicht.

Ich war es nicht gewohnt, so lange zu fahren und musste ein paar Pausen einlegen. Als ich gegen vier in den Hof des Kulturzentrums fuhr, winkte mir ein Mann zu, der vor einem der Gebäude stand, rauchte und sich mit einer jungen Frau unterhielt. Er folgte meinem Auto in lächerlichem Trab und umarmte mich, kaum war ich ausgestiegen. So sehr ich mich bemühte, ich konnte mich weder an diesen Ort noch an das Gesicht des Mannes erinnern. Alain?, fragte ich. Er tat, als habe er die Frage nicht gehört. Wie schön, dass wir uns endlich wieder sehen, sagte er. Kann ich dir mit dem Gepäck helfen? Er schien erstaunt zu sein, dass ich nur einen Koffer dabei hatte, ein paar Mappen mit Zeichnungen, Schachteln mit Diapositiven und den dazugehörigen Projektor. Keine Bilder, kein Material?, fragte er. Ich sagte, ich wolle die Ausstellung hier entwickeln. Und es gebe bestimmt ein Geschäft für Künstlerbedarf. In der Stadt, sagte er, in Luxemburg. Als wir zurück zum Verwaltungsgebäude kamen, war die junge Frau verschwunden. Alain führte mich in sein Büro, in dem eine ziemliche Unordnung herrschte. Sofort sah ich an der Wand das Plakat meiner Ausstellung, eine Rückenansicht einer nackten, ziemlich plumpen Frau. Sie stand auf einem Bein, das zweite hatte sie hochgehoben und hielt es mit einer Hand fest, während sie mit der anderen Hand ihren Fuß in



einem Waschbecken wusch. Die Finger und die Zehen waren auf komplizierte Weise ineinander verflochten. Obwohl die Stellung anstrengend aussah, wirkte die Frau in sich gekehrt, fast andächtig. Auf dem Plakat stand der etwas unbedarfte Titel der Ausstellung, „Rencontres/Begegnungen“ und die Daten: 6. – 28. September 2003, geöffnet Mittwoch bis Sonntag, 15.00 – 19.00 Uhr, Eintritt frei.

Ich liebe dieses Bild, sagte Alain. Ich fragte mich, ob er das Plakat meinerwegen aufgehängt hatte, aber es war ziemlich vergilbt und zerschlissen, als habe es schon Jahre hier gehängt. Soll ich dir noch einmal alles zeigen?, fragte Alain. Es hat sich nicht viel verändert seit damals. Ich bat darum.

Die Kulturfabrik war in einem ehemaligen Schlachthof untergebracht. Die Gebäude standen etwas außerhalb des Zentrums an einer dicht befahrenen Straße. Sie bildeten ein langgezogenes U und beherbergten die Verwaltung, ein Kino, einen großen Konzertsaal und ein Speiserestaurant. Außerdem gab es verschiedene Kursräume und ein kleines Café, das Rattenloch. So hat ein Lokalpolitiker die Fabrik genannt, als sie von Künstlern besetzt wurde, sagte Alain. Später haben wir dann doch Geld von der Gemeinde gekriegt, aber es war ein langer Kampf. Im Rattenloch fände jeden Monat eine Lyriklesung statt, ansonsten werde das Lokal vermietet. Auf unserem Rundgang hatten wir vielleicht ein halbes Dutzend Mitarbeiter getroffen, die uns alle freundlich grüßten und die mir Alain so beiläufig vorstellte, als müsste ich sie kennen. Wir sind eine verschworene Gemeinschaft, sagte er und blinzelte mir zu.

Im Hof, den die altrosa gestrichenen Gebäude umschlossen, stand ein großes Gebäude, in dem eine Behindertenwerkstatt untergebracht war und der Raum, in dem ich ausstellen sollte. An den Wänden hingen Schwarz-Weiss-Fotografien von zerfallenen Industrieanlagen. Die haben Schüler aus dem

Lycée des Garçons gemacht, sagte Alain, toll, nicht wahr? Morgen würden die Bilder abgehängt, sagte er, dann könne ich hier machen, was ich wolle. Er beobachtete mich, während ich den Raum inspizierte. Der Boden war aus Zement. Von der Decke, die wohl sechs Meter hoch war und mit vier gefliesten Säulen abgestützt, hing ein System von verrosteten Stahlschienen. Daran haben sie wohl die geschlachteten Tiere aufgehängt, sagte ich und Alain nickte. Seit du hier warst, hat sich nicht viel verändert. Wir haben nur das Nötigste renoviert um den Geist des Ortes nicht zu zerstören. Außerdem hat das Geld nicht für mehr gereicht. Wir hatten mal eine Künstlerin, die sagte, sie könne hier nicht arbeiten, weil sie die Seelen der toten Tiere spüre. Ich zuckte mit den Schultern und klatschte ein paar Mal in die Hände, um die Akustik zu prüfen. Kein Problem. Als wir zurück zum Verwaltungsgebäude gingen, sagte Alain, morgen käme übrigens Jill vorbei. Ich schaute ihn verständnislos an und er lachte irritiert. Gillian Schummer, sagte er, du musst dich an sie erinnern. Damals hat sie beim Lokalfernsehen die Kultur gemacht, jetzt schreibt sie für das Tageblatt. Sie hat einen schönen Beitrag über die Ausstellung gedreht. Habe ich dir den nicht geschickt? Auf einem der Stapel in seinem Büro lag ein Mäppchen mit meinem Namen darauf. Er öffnete es und nahm eine DVD heraus und sagte, er mache mir eine Kopie.

Mein Zimmer war gleich gegenüber von den Büros, das Bad lag im Flur dazwischen, aber Alain versicherte mir, sie hätten ihre eigene Toilette. Nur wenn das andere Gästezimmer belegt sei, müsse ich das Bad teilen. Das Zimmer war groß aber spärlich möbliert. Neben einem Bett und einer Kommode aus hellem Holz gab es eine Kleiderstange, einen Schreibtisch und zwei tiefe alte Sessel. Auf einem kleinen Külschrank standen ein Wasserkocher und eine Maschine für Filterkaffee. Es gab weder einen Fernseher noch ein Telefon. Wenn ich Anrufe machen müsse, sagte Alain,

dann könne ich das gerne von seinem Büro aus tun. Dann fragte er, ob ich alles hätte, was ich bräuchte. Ich nickte und er sagte, er ginge jetzt nach Hause, gestern hätten sie ein Konzert gehabt und es sei spät geworden. Er umarmte mich noch einmal und sagte, wie sehr er sich freue, dass ich hier sei.

Ich brauchte nicht lange, um mich einzurichten. Auf der Kommode stand ein Duftspender, der penetrant nach Vanille roch. Ich stellte ihn in den Flur und öffnete beide Fenster. Direkt hinter der Kulturfabrik lag ein riesiges Stahlwerk, von meinem Fenster aus konnte ich einen Kühlturm und eine rostige Halle sehen. Ein stetiges leises Fauchen war zu hören und in der Luft war ein metallischer Geruch.

Ich ging in den Supermarkt neben der Kulturfabrik und kaufte ein paar Lebensmittel, Bier und Wein. Aber ich hatte keinen Hunger und öffnete, als ich zurückkam, nur eine Flasche Wein und legte die DVD, die Alain mir gegeben hatte, ins Laufwerk meines Laptops.

Der Vorspann der Sendung war zu sehen und ich drückte auf schnellen Vorlauf und sah zerrissene Gesichter, die stumm den Mund bewegten, lächelten, eins meiner Gemälde, Balletttänzerinnen. Dann war das Aufnahmestudio zu sehen, ein weißer Raum oder eher eine weiße Fläche, im Hintergrund die Moderatorin, die im Weiß zu schweben schien. Sie trug einen schwarzen Lederrock und eine seltsame grüne Rüschenbluse. Die Kamera bewegte sich rasend schnell auf sie zu, es sah aus, als würde sie gleich mit ihr zusammenprallen. Ich zuckte zurück und schaltete auf normale Geschwindigkeit und, als die Kamera ganz nah war, auf Standbild. Ich war fast sicher, die Frau noch nie gesehen zu haben. Ich schätzte sie auf ungefähr dreißig. Sie war hübsch und wirkte für eine Fernsehmoderatorin ungewöhnlich natürlich. Ihr Haar war hochgesteckt und sie schien kaum geschminkt zu sein. Am unteren Bildrand war neben dem Logo der Sendung ihr Name eingeblendet, Gillian

Schummer. Ihr Mund war zur Begrüßung geöffnet, in ihren Augen war ein erschrockener Ausdruck, als hätte sie eben etwas Schreckliches gesehen. Ich sprang weiter von Bild zu Bild, der Mund der Frau schloss und öffnete sich wieder, aber der Ausdruck in den Augen blieb derselbe. Erst als ich auf Play drückte, verschwand er und ich hörte eine angenehm warme Stimme, vielversprechender junger Künstler, erste Ausstellung in Luxemburg, Rückkehr des Figürlichen. Dann schwieg die Frau und ihr Gesicht nahm einen gespannten Ausdruck an für einen Moment, der unendlich lang erschien. Dann begann der Filmbeitrag.

Die Kamera schwenkte durch den Ausstellungsraum, man sah lebensgroße Bilder nackter Frauen, die sich wuschen, sich an- oder auszogen oder Hausarbeiten machten. Es waren meine Bilder, aber als ich sie jetzt sah, war es mir, als hätte ein anderer sie gemalt. Die dargestellten Frauen waren nicht schön und nicht hässlich, ihre Posen wirkten, so alltäglich sie waren, doch beinahe klassisch. Dann sah man mein Gesicht in Grossaufnahme und mein Name wurde eingeblendet und in Klammern mein Alter, vierzig. Ich hatte das Gefühl, nichts zu tun zu haben mit diesem Mann, der meinen Namen trug und über seine Arbeit sprach. Er sagte, er fände seine Modelle auf der Straße, ganz normale Frauen. Professionelle Modelle interessierten ihn nicht. Ich spreche sie an, gehe mit ihnen nach Hause, ohne viel mit ihnen zu reden. Sie ziehen sich aus, ich fotografiere sie. Alles muss sofort geschehen, es gibt keine Verabredungen, keine zweite Chance. Die meisten sehe ich danach nie wieder.

Die Suche nach Modellen sei ein wesentlicher Teil des künstlerischen Prozesses, sagte er. Er komme sich dabei vor wie auf der Jagd. Von hundert Frauen, die er ansprache, sagte vielleicht eine zu. Von zehn, die er fotografierte, malte er zwei oder drei, oft erst nach Monaten, wenn er ihre Namen längst

vergessen hätte. Ich gebe ihnen Nummern, sagte er. Während er sprach, wurden Details einiger Gemälde eingeblendet. Die Fragen der Redaktorin waren herausgeschnitten worden, man hörte nur die Stimme des Malers, die mir zugleich vertraut und fremd war. Er sagte, er könne nicht erklären, nach welchen Kriterien er seine Modelle auswählte. Es komme ihm vor, als seien es die Modelle, die ihn auswählten.

Was für ein aufgeblasener Schwätzer ich gewesen war, dachte ich, trotzdem war ich beeindruckt von der Sicherheit, mit der ich über meine Arbeit sprach, als gäbe es keine andere Möglichkeit. Schönheit interessiere mich nicht, sagte ich im Beitrag. Ich suchte nach Intensität, nach Ausstrahlung, Kraft, Lust, Freude, aber auch Enttäuschung, Verlorenheit, Aggressivität. Es sei, wie wenn man sich in eine Frau verliebe. Da wisse man meist auch nicht weshalb. Mein Lächeln wirkte zugleich scheu und impertinent, diese Gillian musste mir gefallen haben, es war offensichtlich, dass ich versuchte, sie zu beeindrucken. Vielleicht macht das die Qualität der Bilder aus. Das Begehren und die Unmöglichkeit der Erfüllung. Was für ein Schwachsinn.

Jetzt war eine Straßenszene zu sehen, Passanten, die durch eine Fußgängerzone gingen, gefilmt aus leicht erhöhter Perspektive. Die Kamera fing eine Frau ein und folgte ihr durch die Menge, eine gutaussehende junge Angestellte oder Geschäftsfrau in einem langweiligen Deux Pièces. Ich versuchte sie mir nackt vorzustellen, aber es gelang mir nicht. Manchmal stelle ich mir vor, wie eins meiner Modelle durch Zufall das Bild von sich sieht, wieder die Stimme, die höher klang als meine eigene. Sie spaziert durch die Stadt, bleibt vor dem Schaufenster der Galerie stehen und sieht sich nackt in ihrer Wohnung beim Geschirrspülen oder Staubsaugen. Ich glaube, sie würde eher die Wohnungseinrichtung als sich selbst erkennen. Die Fotos entstehen in Sekundenbruchteilen. Sie zeigen das geheime Leben, das unsere Körper führen, während unser Bewusstsein

mit anderen Dingen beschäftigt ist. Das Schlussbild des Beitrags war das Gemälde vom Plakat, die Frau, die ihren Fuß wusch. Das Fernsehstudio war wieder zu sehen. Jill und ich standen uns gegenüber. Sie stellte mir ein paar Fragen, die sie auf kleine Zettel geschrieben hatte. Wie ich mit den Modellen arbeite, ob ich ihnen Anweisungen gäbe? Die Bewegungen müssen ihre eigenen sein, sagte ich, das ist gar nicht so einfach hinzukriegen. Ich sage einer Frau, sie soll sich waschen, und dann hat sie plötzlich den Fuß im Waschbecken. Darauf wäre ich nie gekommen. Es ist wie ein Geschenk.

Ich sah Jill lächeln und hörte sie fragen, ob es nicht schwierig sei, mit Frauen zu arbeiten, die keine Erfahrung als Models hätten. Modelle, korrigierte ich sie. Ich stoppte die DVD. Jetzt war auf ihrem Gesicht ein Ausdruck von Ekel. Ich sprang weiter, bis wieder ich zu sehen war. Meinen Gesichtsausdruck erkannte ich nicht gleich, es war eine Mischung aus Ironie und Traurigkeit, vielleicht auch nur Blasiertheit. Ich schaltete wieder auf normale Geschwindigkeit, und hörte mich sprechen, als erwache ich aus langem Nachdenken. Im Gegenteil. Professionelle Modelle haben Übung darin, sich auf ihren Körper zu reduzieren. Aber die Körper interessieren mich nicht. Es geht mir um das Innere der Menschen, um die Nacktheit, die alle wahre Kunst ausmacht. Es sei erstaunlich, wie manche Frauen sich durch die Nacktheit veränderten und durch meinen Blick. Oder es passiere gar nichts. Ob die Fotos etwas taugten, ob ich sie gebrauchen könne, wisse ich meistens schon, bevor ich sie entwickelt hätte.

Ich schaute mir das kurze Interview noch einmal an, Bild für Bild. Ich wollte herausbekommen, was zwischen mir und dieser Gillian geschehen war. Dreißig Sekunden, siebenhundertfünfzig Bilder. Das geheime Leben unserer Körper, dachte ich. Wirklich war der Dialog unserer Gesichter ein ganz anderer, als jener, den ich eben gehört hatte. Von Anfang an schien

zwischen uns eine Vertrautheit zu bestehen, oft zuckte ein kaum wahrnehmbares Lächeln über eines der Gesichter und mindestens einmal sah ich in Gillians Augen Bewunderung, ein Strahlen, das etwas jungmädchenhaftes hatte. In meinem Gesicht wich die anfängliche Gelangweiltheit einem Ausdruck von Zärtlichkeit, der mich irritierte. Auf einem Bild gegen Ende des Interviews, sah ich aus wie ein Verliebter. Im Gegenschnitt sah ich Gillian für den Bruchteil einer Sekunde die Augen niederschlagen, als mache mein Blick sie verlegen. Sie sah aus wie ein scheues, unsicheres Mädchen, das zu schnell lacht und wegen jeder Kleinigkeit errötet. Dann drehte sich ihr Kopf zu einer anderen Kamera und in ihrem Gesicht veränderte sich etwas. Es nahm den etwas debilen Ausdruck großer Freude und Überraschung an, der zweite Beitrag.

Die Fenster waren immer noch geöffnet. Inzwischen war es draußen dunkel geworden. Ich hatte kein Licht gemacht, nur der Computerbildschirm leuchtete in der Dunkelheit. Aus dem Hof war dumpf Musik zu hören und mir fiel ein, dass Alain gesagt hatte, über dem Ausstellungsraum seien Übungsräume für Musiker. Als ich die Fenster schloss, sah ich am Himmel die dünne Sichel des zunehmenden Mondes.





# *Coups*

---

# *de cœur*

---

168 : Georges Hausemer

176 : Pedro Serrano

182 : Lucian Vasilescu

188 : Jovan Zivlak

# *Georges Hausemer*

---

Georges Hausemer wurde 1957 in Differdingen geboren. Er lebt als Schriftsteller, Reisejournalist, Übersetzer und Zeichner in Esch/Alzette. Neben Romanen („80 D“, 2010), Erzählungen („Con Dao“, 2011) und mehreren Reisebüchern (u. a. über Andalusien, Thailand und das Baskenland) hat er 2006 das Nachschlagewerk „Luxemburger Lexikon. Das Großherzogtum von A-Z“ veröffentlicht.



## Der Gott der kleinen Diebe

Skizzen aus Damaskus

---

### Mein Freund Rashid

Seitdem Rashid drei Hemden von mir gewaschen, gebügelt und gefaltet hat, stürzt er jedes Mal, wenn ich an seinem winzigen Laden vorbeikomme, auf die Straße und schüttelt mir die Hand. Wir können uns nicht miteinander unterhalten. Mal versucht er es auf Arabisch, mal stottere ich ein paar Worte Englisch. Vergeblich. Schließlich lächeln wir einander immer nur freundlich zu und nicken so eifrig mit den Köpfen, als würden wir uns auch ohne Worte perfekt verstehen, als würde unsere zufällige Freundschaft auch stumm alle Zeiten überdauern.

## Akkordarbeit

Der Bäcker hat drei Gesellen. Einer vermengt das Mehl mit Wasser und knetet den Teig zu dicken Wülsten; der andere zerlegt die zähe Masse in kleine, handliche Kugeln, die er auf einem Holzbrett zu dünnen Scheiben ausrollt; der dritte legt die Fladen auf eine Art Kissen, mit deren Hilfe er den Teig an die Wand des primitiven Ofens klatscht. Wenige Sekunden später löst er die fertigen Brote, die dunkle Bläschen geworfen haben, vom heißen Stein und lässt sie wie Diskusse auf den Verkaufstresen segeln. Dort steht der Bäcker und nimmt die Münzen der Kunden entgegen. Zwischen dem ersten und dem letzten Handgriff der vier Brotmänner vergeht weniger als eine Minute.

## Normale Nachbarschaft

Frau Dahdah ist Besitzerin eines Stadtpalastes aus dem 17. Jahrhundert. Zunächst führt sie mich freundlich durch den Innenhof, wo Orangen- und Zitronenbäume wachsen, ein kleiner Brunnen plätschert, und gibt ausführliche Erklärungen in einwandfreiem Englisch. Frau Dahdah hat 30 Jahre in den USA gelebt. Seit kurzem kümmert sie sich um die allmählich verfallende Immobilie ihrer Familie. Als ich den Fotoapparat zücke und sie nach ihrem Vornamen frage, wird sie auf einmal ungehalten und äußerst wortkarg. Stumm packt sie mich am Ärmel, zerzt mich rabiät zur Seite, befiehlt mir streng, welche Ecke des Patios ich zu knipsen habe und welche nicht. Sie verbietet mir auch, in mein Notizbuch zu schreiben, dass sie als Christin inmitten von lauter muslimischen Nachbarn lebt. „Ist das in Ihrem Land nicht ebenfalls so, dass Anhänger verschiedener Religion Tür an Tür zusammenleben?“, fragt sie. „Ja, das gibt es“, erwidere ich. Und sie: „Warum wollen Sie dann unbedingt meinen Vornamen wissen?“

## Panoramablick

Kurz vor der Abenddämmerung bringt Bashar, der Fahrer, mich auf den Gipfel des kahlen Berges Qasyun, der den Norden von Damaskus wie eine steinerne Wand überragt. Wir sind spät dran, die Sonne ist fast schon hinter dem Horizont verschwunden. Zudem verdüstern mächtige, tiefgraue Wolken den Himmel. Während ich aussteige, um einen Blick auf die weitverstreute, allmählich in der Nacht versinkende Stadt zu werfen, bleibt Bashar in seinem Wagen sitzen. Je dunkler es wird, umso heller, umso neongrüner leuchten die Minarette, die wie strahlende Nadeln aus dem Häusergewirr hervorstechen. Innerhalb von Minuten wird es merklich kühler, doch die Aussicht über die plötzlich leb- und lautlos scheinende Metropole ist wirklich grandios. Als wir den Djebel Qasyun hinunter- und erneut in die Stadt hineinfahren, beginnt es zu regnen. Daraufhin zückt Bashar sein Handy und beginnt nervös mit jemandem zu reden.

## Feindliche Nachbarschaft

Gegenüber vom Café al-Nawfara gibt es noch eine andere, weniger bekannte Tee- und Kaffeestube, das al-Sham, das früher ein Badehaus war und das man über eine steile, halbrunde Steintreppe betritt, durch eine schmale und außergewöhnlich niedrige Tür. Das Lokal hat vier schmale, vergitterte Fenster. Während das al-Nawfara stets gut besucht ist, vor allem am späten Nachmittag und am frühen Abend, wenn der Geschichtenerzähler auftritt, fehlt es dem al-Sham die meiste Zeit an Kundschaft. So kommt es, dass sich an den leeren Tischchen entlang seiner Fassade häufig Schuhputzer, Gebäck- und Zigarettenverkäufer niederlassen, sehnsüchtig zum al-Nawfara hinüberschauen und hoffen, irgendwann mit dessen Gästen ins Geschäft kommen zu können. Meistens ist das nicht der Fall.

## Willkommen?

„Welcome!“ Wann und wo immer der Fremde in Damaskus oder sonstwo in Syrien unterwegs ist, bekommt er von den Einheimischen dieses Wort zu hören. „Welcome“ bedeutet Guten Tag und auf Wiedersehen, „Welcome“ heißt Danke und Bitte. „Welcome“, sagt der Kellner, der dem Gast auf der Terrasse des al-Nawfara-Cafés seinen Pfefferminztee auf das wacklige Blechtischchen stellt. „Welcome“, sagt die Souvenirhändlerin im Café Bagdad 66, einer Imbissbude inmitten der syrischen Wüste, die dem Durchreisenden eine Glasperlenkette verkaufen will. „Welcome“, schreit der junge Beduine, der dem Besucher der berühmten Ruinenstadt Palmyra einen Ritt auf seinem Kamel aufschwätzen möchte. Die Frage bleibt, ob die Syrer, von denen die wenigsten des Englischen mächtig sind, wissen, was das Wort eigentlich bedeutet.



## „Weiße Ratten“

Es gibt in der Stadt nicht nur gewöhnliche gelbe Taxis, sondern auch Kleinbusse, die als Sammeltaxis dienen und „Weiße Ratten“ genannt werden. Letztere fahren eine genau festgelegte Strecke ab, hin und zurück oder im Kreis oder auch mit kleinen Abweichungen von der eigentlichen Route. Wo immer man gerade steht, kann man kurz die Hand heben und eine der „Weißen Ratten“ anhalten, die unverzüglich stehenbleibt, aber meistens auch schon wieder anfährt, noch bevor die seitliche Schiebetür geschlossen ist und der Fahrgast auf einem freien Sitz Platz genommen hat. Nie sieht man einen Fremden in ein Sammeltaxi steigen. Keine Nummer, kein Schriftzug auf der Windschutzscheibe gibt an, woher es kommt, wohin es gerade unterwegs ist, welche Stationen es ansteuern wird. Dafür ist die Fahrt in einer „Weißen Ratte“ unglaublich billig. Sie kostet fünf syrische Pfund, umgerechnet nicht einmal zehn Eurocent. Und nur die Einheimischen wissen, wo man für diesen Preis am Ende landet.

## Der Gott der kleinen Diebe

Marylin, die philippinische Hotelangestellte, schenkt mir zwei Mandarinen. Falls ich möchte, bereitet sie mir, wie sie sagt, auch gerne noch einen Tee zu. Doch ich bin in Eile, will meinen Platz im Café al-Nawfara einnehmen, bevor al-Hakawati, der Geschichtenerzähler, sein dickes schwarzes Buch aufschlägt, einmal mit seinem Bambusstock auf die Armlehne seines Stuhls schlägt und die Stimme erhebt. Bevor ich das Hotel verlasse, sperre ich mein Zimmer ab und gebe Marylin den Schlüssel. Mit einem breiten Grinsen lässt sie ihn in die Tasche ihrer Schürze gleiten. Ein syrisches Sprichwort, sagt die Asiatin, lautet: „Glaube an Gott und binde dein Kamel fest!“ Ich muss lange überlegen, wie ich das hinbekommen soll.

*(Die hier veröffentlichten Prosaskizzen entstanden ein Jahr vor den blutigen Aufständen in Syrien.)*

# Pedro Serrano

---

Est né à Montréal en 1957. Etudes de Lettres hispaniques à l'UNAM et de Lettres anglaises à l'Université de Londres. Il a fondé la revue de littérature *Cartapacios* et a été rédacteur en chef de la revue *México en el Arte*. Il est membre fondateur de la revue *Fractal*. Parmi ses travaux en tant que critique il y a une anthologie du roman mexicain d'aujourd'hui publiée dans la revue *Storm* (Jonathan Cape, Londres, 1992). Il a publié les recueils de poèmes *El miedo*, 1986 et *Ignorancia*, 1994.



## Les pieds

Les pieds se plient, rapetissent, fuient,  
courbent leur misère et leur peur selon des lignes  
qui sont celles de la main et ne le sont pas.  
Les pieds sont des extensions de Dieu  
(voilà pourquoi ils sont en bas),  
de là leur angoisse, leur volume rond, leur déséquilibre.  
Les pieds sont comme des crustacés apeurés.  
Si sensibles les pieds.  
Il se plient et s'emmêlent en faisant l'amour  
comme s'ils étaient ses sujets.  
Les pieds, ainsi, ne sont pas faits maintenant  
pour s'épingler comme des guêpes  
à chaque aiguille,  
à chaque branche de l'âme qui les façonne.  
Ils sont plus ailes que pieds,  
tout petits et fragiles et humains.  
Et nous qui les négligeons tant.

## Serpent

Enfermé dans le cercle lent de ses actes  
il se dévisse bleu et rouge et jaune,  
une file d'anneaux abîmés,  
ouille, ouille, la terre râpe, fait mal,  
s'incruste, granule dans la morosité du corps.  
Il se traîne, ouille, ouille.  
Il bouge à peine une branche  
remue à peine un ras de poussière,  
une ligne du sol.  
Il s'élève de la splendeur plane par un effort cervical,  
par la continuité de mille anneaux qui avancent,  
par un effort contractile et serré.  
En même temps le bout de la queue,  
le coup de fouet si alerte,  
la langue comme un chien tapi par terre,  
re ruent,  
s'écrasent sur leur proie.  
Ouille, ouille.

## Lustral

La lame d'eau de la lune  
en cette nuit, imméritée.  
Elle colle le silence contre la tâche des arbres,  
couches sombres, veines de lave illuminées.  
Dedans, à un angle,  
une botte pourrie de magnolias  
blancs, tordus. Dedans, le bain lustral,  
dehors câbles et bruits brisés et les oiseaux.  
La balançoire lunaire, la balafre de la lune, l'ongle d'argent.  
Je sors par cette nuit jusqu'à ton corps.  
Je lève le calice de ta chair, je tombe  
sur ton épaule de source, j'ouvre  
tes jambes et les ailes mouillées,  
la langue certaine,  
le calamar, l'eau vaginale.  
Je porte mes mains sur ton dos bleu,  
la croupe hautaine, j'enregistre  
le parcours de ton corps,  
le baiser de la nuque, je soulève  
l'amour menthe de tes cuisses,  
je vais  
à quatre pattes par ton corps, lune, je te chevauche,  
lune,  
je te chevauche,  
raie manta mouillée,  
couverture de Dieu,  
montagnarde.  
Je te monte.

## Hirondelles

Accrochées au câble comme des pinces à linge,  
mouettes de bois minuscules,  
agiles et toutes petites contre la brutalité du bleu,  
figées à midi tombant l'une après l'autre,  
remuant linge, bras, sourires,  
la poitrine blanche, la capuche noire,  
les ailes aiguisées et en ligne, agitation minime.  
Jusqu'à ce que toutes s'envolent sauf une,  
qui s'est arrêtée un instant et a éraflé le retour,  
comme un adieu très léger,  
elle donne des coups d'aisselle au matin.  
Restent les câbles, le ciel en intense abandon,  
un mariage de dimanche de village,  
puis rien.



## Regent's Canal

Vibre dans l'eau le cri aplati d'un canard,  
le jet sale et oxydé d'un mur de briques  
qui jadis était une fabrique :  
*« manufacturers of paper,  
parcels, stationery boxes,  
postal tubes ».*  
Continuent le torchon qui goutte,  
le sabot pâle de la lune,  
les plantes suspendues à l'abandon, les cheminées.  
Tambourine le ciel argenté dans les copeaux de l'eau,  
dans le ventre du pont, dans cette histoire d'arrière-cour.  
Un canard au cou vert fait un tour.  
Il disparaît comme une ombre grise.  
Le ciel s'ouvre et illumine l'âme.

Traduit de l'espagnol – Mexique – par Jean Portante

---

# Lucian Vasilescu

---

Lucian Vasilescu, né en 1958, est poète et journaliste. Il a publié sept recueils : *L'Événement du jour – un poème vu par Lucian Vasilescu* (Prix du Premier Recueil de l'Association des Écrivains de Bucarest, 1995), *La mécanique du poème d'amour* (Prix de Poésie de l'Association des Écrivains de Bucarest, 1996), *Le Sanatorium des maladies discrètes* (Prix de Poésie de l'Association des Écrivains de Bucarest, 1996), *Alcool médicinal. Le Musée des événements de cire* (2000), *Sans cela, tout serait inutile* (2006), *près. tellement lointain / close. so far away* (édition bilingue roumaine-anglaise, Prix de Poésie de l'Association des Écrivains de Bucarest, 2009) et *L'Institut de Poésie légale* (2010). Il a également publié trois recueils en collaboration avec d'autres amis poètes : *Manuel de littérature* (signé par sept poètes roumains, 2004), *Confort deuxième degré amélioré* (en collaboration avec Ioan Es. Pop, 2004) et *À cœur joie* (en collaboration avec Ovidiu Genaru, 2008).

Lucian Vasilescu est aussi l'auteur d'un livre d'entretiens intitulé *Mille neuf cent quatre-vingt-douze – systèmes de survie* (1992).



---

## tout près. tellement loin

---

### [le soleil se couchait...]

le soleil se couchait en enroulant ses quenouilles de lumière. dans la forêt des doubles vitrages un autre jour venait de passer. un jour clair. des nuages d'essence faisaient tourbillonner le coucher du soleil. je fixais l'abîme et j'attendais les étoiles. de néon, sans pareilles, fées malfaisantes. pour trouver ma moitié parmi elles. j'attendais une boucle dans l'une des oreilles et dans l'autre un casque bluetooth.

j'ai fermé les yeux, j'ai écouté le susurrement des tramways sur les rails. je me recroquevillais de bonheur, j'avais l'impression d'être le propriétaire de cette sublime soirée. et de la nuit qui te porterait vers moi, toi qui es toujours prodigieuse.

telle que je rêvais de toi en ma jeunesse. vêtue d'une tristesse translucide et sommaire.  
une couronne tressée de câbles sur la tête. rouges, verts, jaunes, gris. quelques-uns coaxiaux, d'autres alléchants. tu me manques si fort que j'en deviens fou. ton ombre me manque si fort.  
m'entends-tu ? mes yeux ruissellent de larmes. comme ruisselle le mur de la maison sur lequel je me soulage, frissonnant de bonheur.

mais il n'en a pas toujours été ainsi. il y a longtemps je portais la terre sur mes épaules dans des rues plus étroites. je pouvais

encore espérer. que les pas qu'on entendait étaient les tiens. que tu viendrais. comme une ombre étincelante qui étourdirait les trottoirs désertés. que tu trébucherais contre moi et qu'ensemble nous tomberions dans l'abîme. au coin de la rue à sens interdit. qui sent la canalisation. tout comme sent la brise, lorsqu'on est au bord de la mer.

## [des lambeaux de ce crépuscule...]

des lambeaux de ce crépuscule arrivaient jusqu'à moi et remuaient mes souvenirs. sur la façon dont cela aurait pu se passer. sur la vanité de la poésie. sur ma mort vivante, splendide, multicolore.

sur l'apparence du monde d'avant l'au-delà. lorsque nous flânions parmi les cieux. seuls, nous deux. lorsque derrière nous l'orage se brisait. et que la pluie tombait sur terre. ensemble nous étions dans chaque goutte.

## [cette nuit-là une seule étoile s'est levée...]

cette nuit-là une seule étoile s'est levée. petite, embarrassée, miséreuse. ensuite elle s'est décrochée, elle est tombée. et il y a eu l'obscurité. et tout ce qui était déjà passé a recommencé. mais à l'envers.

j'étais un enfant sage et timide. je crochetais des histoires avec des fils déliés. des souvenirs. sur la façon dont je deviendrais un homme beau et fort. sur la façon dont j'allais tourner le monde à l'envers. avec ses racines plantées dans le ciel.

dans le ciel où tremblait une étoile petite, miséreuse, moi – embarrassé.

## [comme à travers une longue-vue...]

comme à travers une longue-vue, à travers le fond du verre le monde me semble plus près, plus grand. accrochée au ceinturon je porte l'éternité. dans le havresac – le bâton de maréchal. en chaussons et en pyjama bleu – par la fenêtre, c'est ainsi que je me suis enfui de l'hospice. maintenant, depuis le plus haut pont je scrute le lointain. j'arpente infatigable les psychoses, les dépressions, les névroses, les mers. j'ai des blessures profondes sur le corps, des traces de la lutte avec les perfusions, les électrochocs, l'enfance, les illusions. un jour l'équipage s'est révolté et m'a quitté. je suis seul dans cet océan infini. j'ai foi qu'un beau jour je découvrirai le mot promis. corps de mon corps, chair de ma chair. je sais que je le trouverai :

je me mettrai à genoux ; à l'entour, de l'eau, au-dessus, le ciel dans lequel, avec mes mains, je creuserai une fosse. ensuite je m'assiérai et j'attendrai que le seigneur me prenne en pitié et qu'il vienne me chercher.

comme à travers une longue-vue, à travers le fond du verre le monde me semble plus grand, plus près. accrochée au ceinturon je porte l'éternité. dans le havresac – le bâton de maréchal. je suis le meilleur poète de cet hôpital.

## [depuis le mur d'en face...]

depuis le mur d'en face, au levant, me sourit le même visage râpé. il est vraiment las de moi. écoeuré. on m'a dit que c'est lui la voie à suivre, qu'il est le seul à connaître le chemin. mais lui il ne fait que me regarder et secouer les cendres de sa cigarette. ensuite il met du vin dans son verre. et me donne à entendre que tout ce que je ferai serait inutile.

on m'a dit que c'est lui le mot, mais je ne l'entends pas. on m'a dit que c'est lui la lumière, mais, du coin de ma vie, on ne peut pas la voir, verte comme le fiel, méchante et amère. c'est ainsi que je commence un nouveau jour perdu. au cours duquel tout ce que je fais, c'est respirer.

je m'en étonne encore tout seul.

(Les cinq premiers poèmes du recueil *tout près. tellement loin* de Lucian Vasilescu.)

Traduit du roumain par Linda Maria Baros

---

# Jovan Zivlak

---

Jovan Zivlak (1947, Nakovo), poète, essayiste et critique. Diplômé de la Faculté de Philosophie de Novi Sad, dans le Département de langue et littérature serbe. Il a été rédacteur en chef du journal *Index*, ainsi que de la revue *Polja*. Il a dirigé la maison d'édition *Svetovi*. Il dirige actuellement la maison d'édition *Adresa*.

Depuis 2000, il est aussi le rédacteur et l'initiateur de la revue *Zlatna Greda* et depuis 2005, fondateur et directeur du Festival International de Novi Sad. De 2002 à 2010, il a été Président de l'Association des écrivains de Voïvodine. Jovan Zivlak a été représenté dans toutes les anthologies importantes de la poésie serbe, en Ex-Yougoslavie et à l'étranger. Parmi ses livres: *Le batelier* (1969), *Ecole du soir* (1974), *Le Fourré* (1977), *Trépied* (1979), *Le Treuil* (1983), *Mélodie* (1989), *Rapport d'hiver* (choix de poèmes, 1989), *Serpent à sonnettes* (1991), *La découverte* (choix de poèmes, 1993, 1994, 1995), *L'île* (2001), *Poèmes 1979 – 2005*. *De la cornemuse* (2010).





## rapport d'hiver

en fin de compte tout aurait pu être  
différent et les choses auraient pu se passer  
autrement. mais toute  
issue est un événement  
le consentement et le refus  
sont deux gants devant lesquels nous tergiversons.  
si j'étais plus habile.  
si je m'étais levé plus rapidement de table  
si je l'avais fait avant les pluies  
tropicales ou si j'avais allumé le feu  
pour brûler la question compromettante.  
mais l'issue ne se prononce pas  
l'obscurité ne se décrit pas.  
je sortirai à contretemps  
pour me frayer un chemin  
et j'emporterai mon savoir  
aux semelles de mes chaussures.

## descente

pendant que je foulais des sentiers ombragés  
observant les cous ployés des oies  
et l'épervier qui fond sur sa proie et le moineau dans des volutes  
[ de plumes  
et l'empressement du rat des champs et le pinson sur la frêle  
[ vrille de vigne  
je vis aussi mon visage pâle se refléter dans des yeux étonnés  
qui reculaient de la lumière dans l'ombre de la sécheresse dans  
[ l'humidité  
je vis que c'est le temps des réceptacles et que je suis un petit  
[ garçon qui vois tout  
et que tout me voit  
et que tout se rassemble dans un point qui me tient debout sur  
[ les jambes  
et agite des fouets de lumière et que des milliers de mains me  
[ consacrent  
qui prient et qui renient  
je compris que je ne suis pas seul et que je suis enveloppé de  
[ mille voiles  
et que je ne saurais pas les démêler et les compter tant que je  
me fierai aux yeux qui me guident à travers les bosquets  
à travers les chaudes clairières et l'herbe silencieuse qui me  
[ réchauffe  
je sus que j'étais béni et que ma langue était empruntée  
que je la recueillais dans des bouches qui me surveillaient  
et qui m'arrosaient d'épices pour que je sois un beau bouvillon  
qu'ils préparaient pour raffermir leurs membres de sa chair  
et pour assouplir leur langue comme un chasseur ajuste son flair

pour tomber sur sa proie au milieu d'une myriade de choses  
pour reconnaître sa cause comme incontestable au milieu des  
[ noms emmêlés  
comme une poignée de sel que l'on jette sur la luisante chaleur  
[ du gosier  
pour que l'on sache qu'il me faut être né d'innombrables fois  
et que de la bouche je descends toujours à nouveau dans la  
[ sauvegarde de l'ombre  
qui reconnaît son corps  
ici dans le gîte du temps ou je suis descendu pour comprendre  
que je ne suis pas celui qui je suis  
et que ce que je vois  
n'est pas vu par celui dont la peau m'attend dans la bouche  
qui me dévorera

## le poids

deux et deux font quatre  
pauvre savoir mais sûr  
ô combien utile  
lorsque je rassemblais  
ce que l'aube allait divulguer  
lorsque je gardais ce qui était à perdre.  
le calcul fut un désert  
alors que l'eau était paisible  
et le vacarme s'envolait dans les hauteurs  
et l'épervier chantait dans les contrées sauvages  
et ceux qui passaient me regardèrent  
comme un poids qui sera seulement  
posé sur la balance.  
pendant que je m'empressais à remâcher ce qui pouvait se  
décomposer  
pendant que je brassais des quantités que mon cœur savait  
escompter  
je vis que l'eau brouillait les chiffres  
et l'air troublait les comptes  
que la foudre faisait sauter les fractions et les éparpillait  
en traînées lumineuses  
que le toit est le lieu où les œuvres se pétrifient  
et que les plus solides cèdent  
et que le sous-sol monte avec des mèches de feu  
et se déverse dans les villes  
que garder ne signifie pas trouver  
qu'étayer ne veut pas dire sauvegarder  
que trouver ne veut pas dire reprendre ce qui était mis en réserve

que partir n'a pas l'âme du retour  
que celui qui revient n'a pas de mémoire  
et que quand trois s'en vont et un revient  
c'est comme si personne n'était revenu.  
je vis l'ombre qui grandit dans les ténèbres  
la cime qui surplombe le tronc  
la belette qui attaque l'aigle  
la hache qui recule sur l'épaule de l'ange  
combien que tu rassembles  
combien que tu oublies  
ce sera trop.

Traduit par Harita Wybrands











# transkrit

REVUE LITTÉRAIRE | ZEITSCHRIFT FÜR LITERATUR

NUMÉRO 04 - MARS 2012

---

---

une publication du  
CENTRE CULTUREL KULTURFABRIK  
116, rue de Luxembourg, L-4221 Esch-sur-Alzette

Directeur de la publication : Serge Basso de March

Directeur littéraire : Jean Portante

Secrétaire de rédaction : Jérôme Netgen

Rédaction : Serge Basso de March, Alexandra Fixmer, Nico Helminger,  
Jérôme Netgen, Jean Portante

Design et réalisation graphique : Arnaud Mouriamé graphicdesign

Impression : Imprimerie Kremer-Muller - Esch-sur-Alzette (Luxembourg)

Diffusion et distribution : mail@kulturfabrik.lu

Tous les textes originaux comme les traductions imprimés dans cet ouvrage  
ne peuvent être reproduits sans autorisation.  
© les auteurs, les éditeurs et/ou leurs ayants droit.

Avec le soutien du Ministère de la Culture



LE GOUVERNEMENT  
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG  
Ministère de la Culture

ISSN : 2073-0829



